

Nouvelles du monde intérieur, II

Commentaires au Message de Silo



*Florent Delaunay
Parcs d'Étude et de Réflexion La Belle Idée*

février 2020

<https://www.parclabelleidee.fr>

Avant-propos

Le terme "commentaire" reçoit généralement différentes acceptions : l'examen critique d'un texte, l'explication méthodique annotée d'observations ou d'éclaircissements, le jugement et l'interprétation, dans un but didactique ou de mise en avant de points de vue particuliers. Ces commentaires au Message de Silo se rapprocheraient plus d'une autre acception, celle définie dans le consensus de notre langue comme « chronique relatant des événements dont l'auteur fut le protagoniste et qu'il commente au fur et à mesure ».

J'ajouterai que les lecteurs ne trouveront ici ni examen critique, ni explication méthodique, mais de simples récits d'expérience libres d'interprétation, tel qu'est l'esprit du Message de Silo. Ces commentaires revêtent donc plutôt la forme de petites nouvelles écrites dans le but de partager joyeusement et sincèrement les sensations de découvertes intérieures vécues et la manière dont le Message s'inscrit dans ma vie. Les notes en fin d'ouvrage sont dédiées à quelques éclaircissements et considérations reliées à cette production ; on y aborde divers sujets – certains dépassant le cadre du Message proprement dit – suggérant des pistes d'approfondissement ou de productions futures.

Les personnages de ces récits, ainsi que les lieux, les faits sociaux et historiques évoqués, sont réels. L'expérience spirituelle se transmettant mieux avec la forme poétique, on comprendra pourquoi ces personnages, ces lieux et ces faits sont baignés par des échos de cette tournure – sans pour autant sortir de la prose – ainsi que le sont, finalement, les expériences mêmes de l'auteur relatées ici.

Nouvelles du monde intérieur, II

Commentaires au Message de Silo

Un soupçon du sens

une esthétique du Message de Silo

La cathédrale sensorielle

une géographie de l'expérience du Message de Silo

Le cercle et la sphère énergétique

une morphologie de l'expérience du Message de Silo

Mon Dieu c'est plein d'étoiles

un harmonique du Message de Silo

Un soupçon du sens

Une esthétique du Message de Silo

La vie quotidienne est comme un athanor. J'ai ramené de mes voyages des terres avec lesquelles j'ai façonné des briques. Le temps, l'air et le soleil ont donné forme à cette boue qui ne soupçonnait pas un tel destin. J'ai construit notre four, le feu y crépite à présent ; il est prêt à accueillir d'autres matières pour de nouvelles transformations. Je vais donc apprendre de nouveaux gestes. Seront-ils sereins ? Assurés ? Fermes et suffisamment délicats ? Je dois mimer, répéter, tenter, échouer, apprendre, aller de déception en émerveillement selon mon plan. Mon geste est une pierre brute qui doit se polir afin de transmettre à la matière les formes de mon intention profonde. Avec ce façonnage, un nouveau corps est en train de se constituer.

Mon corps, tu dois être fort et humble pour te mettre au service de mon plan. Je t'écoute me dire si tu es prêt. Mon corps, tu es mon apprenti ; tu me dis ton adhésion et ton engagement, et tes efforts me donnent la Force pour orienter tes élans. Ainsi cheminent le Maître et son disciple : le Maître sait que son disciple cherche son Éveil et il connaît le chemin qui est liberté et choix ; choix et contrainte ; contrainte et liberté ; liberté et choix. Mon corps, *je sais comment tu te sens car je peux faire l'expérience de ton état, mais tu ne sais pas comment on fait l'expérience de ce que je dis ; par conséquent, si je te parle avec désintéressement de ce qui rend l'Être Humain heureux et libre, cela vaut la peine que tu essaies de comprendre.*

Parfois mon corps a des choses plus urgentes à faire et il discute avec moi. Je l'écoute et je lui recommande de *méditer en profondeur et sans hâte ce que je lui explique ici*. Car *ici, est raconté comment on convertit le non-sens de la vie en sens et en plénitude*. Il me parle de ses vérités passagères et de ses doutes, de ses désirs et de ses besoins. Je l'aide alors à se détendre en lui proposant un coucher de soleil, une musique inspirante, des senteurs d'Orient, des herbes fraîches, des coriandres de Kharkiv et des poivres du Sichuan ou du Timut. J'écoute ses liesses et ses tristesses depuis ma sérénité joyeuse et empathique. J'ai appris à accueillir mon apprenti lorsque, fatigué, il cherche compagnie ou protection. Pendant qu'il me raconte son trouble, je lui prépare un bon café chaud. J'en profite pour lui commenter l'effort de ces êtres qui cueillent le grain et le torréfient grâce à leur maîtrise des Arts du Feu. Je lui raconte ce qui se passe lorsqu'à la technique, ils rajoutent amour et soin dans la préparation du breuvage. Je l'invite également à observer la beauté de la tasse dans laquelle je verse ce savoir aromatisé venu d'Afrique. Cette tasse est une boue pétrie par d'autres êtres, elle est devenue forme parfaite grâce à la longue chaîne des actes humains qui permettent aujourd'hui la précision des gestes et des outils, supports d'un extraordinaire projet de fabrication. Mon corps-apprenti porte alors ce miracle à ses lèvres et avale le café dans un déploiement de saveurs et de chaleur qui lui font sentir jovialement son intérieur. Sourires complices. Je lui fais comprendre que c'est là, en son intérieur réchauffé, au plus proche de son cœur, que je lui parle. Alors il se détend et reprend sa place d'apprenti, disposé à orienter son élan vital.

La petite terrasse ombragée de l'*Idiott Bar* se trouve à côté du vaste jardin botanique *Jevremovac*. Elle offre à ses hôtes un moment de sérénité en retrait de la grande ville. Le soleil de juillet fait danser les ombres des feuilles d'un chêne de Macédoine sur ma table ronde. Plus loin, des parroties de Perse et des platanes. Il paraît que le jardin abrite également des andalimans, ces arbres de Chine qui donnent un poivre aux saveurs citronnées proches de celles des épices du Sichuan. Je suis assis sur une chaise de plastique noir, accoudé au muret qui domine le jardin. J'ai disposé à côté de la tasse de café mon carnet, des cigarettes, un stylo et le livre du Message de Silo. Le jardin s'étend paisiblement à ma vue, son horizon d'arbres exotiques amortit les bruits de la circulation sur *Takovska*. Là-bas aux pieds des arbres, une fontaine en demi-lune, centre vers lequel convergent cinq allées en rayons bordées de plantes et de pelouse. Je suis entré par la grille sur *Dalmatinska Ulica*, la petite rue qui borde le jardin botanique, à deux pas de notre hôtel. A midi, nous étions allés accueillir Alice à l'aéroport *Nikola Tesla* et nous étions rentrés directement pour nous rafraîchir. Alice et François vont me rejoindre dans quelque temps, tandis que Belgrade se prélassait sous la chaleur bienfaisante de l'été continental.

Goûter la sérénité du moment dans le centre-ville de Belgrade me produit une émotion profonde. En effet, quelques heures auparavant, dans le soleil levant, François et moi étions arrivés de Skopje en car ; nous avons remonté la large avenue Nemanjina avec nos sacs à dos en direction de notre hôtel. Nous étions alors restés figés à l'angle de Knesa Miloša : face à nous, les deux immeubles éventrés de l'ancien Ministère de la Défense, ruines du bombardement du printemps 1999. J'évoquai la trahison de l'État français engagé dans ces "opérations" de l'OTAN, la cicatrice dans la mémoire des Serbes envers cette France, ancien modèle de leur autonomie qui s'était justement engagée dans le conflit mondial de 1914 pour venir au secours de la Nation serbe agressée par l'Autriche-Hongrie. Les Serbes vivaient alors un processus de libération du joug ottoman, ponctué de guerres successives dans les Balkans et de résistances aux ambitions croissantes de Vienne. La Renaissance impulsée par Pierre I^{er} – ce roi instaurateur de l'école publique, de la liberté de presse et d'association, qui se promenait seul dans les rues de Belgrade en tenue civile – n'avait pas du tout été du goût de l'Empire viennois, dont l'exploitation de l'attentat de Sarajevo pour stopper l'émancipation du peuple serbe ne fit qu'embraser le monde. La brouillonne et vaine initiative pour la paix de Charles d'Autriche, succédant en 1916 au très catholique monarque, ennemi juré des idées démocratiques et promoteur du désastre mondial, François-Joseph de Habsbourg, n'eût aucune chance d'aboutir auprès de Clémentine.

Belgrade ville martyrisée, trente fois détruite par la folie, l'arrogance et l'avidité romaines, hongroises, ottomanes, autrichiennes, allemandes, par la froideur des calculs russes, anglais et français, en regard desquelles le voisin bulgare, tantôt ami, tantôt ennemi, fait office de frère avec lequel on s'est chamaillé pendant une enfance commune. Belgrade, la Ville Blanche, trente fois détruite mais trente et une fois reconstruite par ses dignes habitants. J'étais venu dans les Balkans écouter ce qu'est l'expérience de la *réconciliation* dans la vie quotidienne de ces êtres humains, et à la vue de ces deux bâtiments infirmes, effondrés, restés en l'état du bombardement depuis seize ans en plein centre-ville, je ressentais une empathie sincère pour ce peuple et son histoire, tandis que nous poursuivions notre chemin avec François.

Fichir bajir : "la colline pour réfléchir" ou "la colline aux méditations". Ainsi Soliman le Turc avait-il surnommé Belgrade conquise au XVI^{ème} siècle. Protégé par le soleil réconfortant qui chauffe la petite terrasse où j'attends mes amis, je médite avec émotion mes expériences à la lumière du Message de Silo. A quelques tables, des jeunes conversent amicalement. Je ne comprends pas leur langue mais leur gaieté me parvient. Je lis le chapitre *Le non-sens* et je consigne des notes dans mon carnet. Entouré de scintillements de paroles, d'ombres de feuilles et de fleurs, tout à coup un silence profond m'envahit. Je sens un registre d'évidence d'une densité solaire illuminer ma conscience ; je suspends ma prise de notes. J'ai entendu ces paroles surgir en mon intérieur : *Dans ce monde, il n'y a pas de solution*.

Des pensées se bousculent, je réalise l'impossibilité pour ma *raison* de me faire sortir du non-sens. J'écris fiévreusement : Dans ce monde, tout est divisé : La vie et la mort, l'action et sa justification, la croyance et l'expérience, les valeurs et les actes, Dieu et l'humain, les femmes et les hommes. Fusionner avec un sens de l'existence depuis la seule raison-qui-divise est le non-sens. La vie se termine avec la mort. Mais *si tout se termine avec la mort, alors il n'y a pas de sens à la vie*. Par conséquent, *aller contre l'évolution des choses, c'est aller contre soi-même*. C'est ce soi-même, c'est mon regard intérieur et ce qui l'impulse, qui est la solution en connexion avec ce monde. Ma compréhension est totale, synthétique, unifiante, joyeuse.

Toute justification des actions, qu'elles soient méprisables ou excellentes, est toujours un nouveau rêve qui laisse face au vide. Mais, quand je force quelque chose vers un but, je produis le contraire ; mais, face à une grande force, si je recule jusqu'à ce qu'elle s'affaiblisse, alors je peux ensuite avancer avec résolution... Je déroule ainsi les principes d'action valable en regard des phrases du chapitre du *non-sens*.

Je respire profondément tandis que mes perceptions se réadaptent. Le soleil et l'ombre ne font qu'un. Les rires de mes voisins, les senteurs du jardin et la température de l'air forment une seule perception. Alice et François ne vont pas tarder à arriver. Nous allons partager un moment chaleureux et travailler sur les détails de notre projet pour la suite de notre voyage. Ce soir, nous ferons une cérémonie de bien-être pour nos êtres chers dans notre appartement confortable du *Good Morning Hotel* qui comprend, à notre surprise émerveillée, une petite salle ronde avec une coupole, toutes deux entièrement vitrées, donnant sur l'avenue *Takovska*. Je souligne une phrase dans le chapitre *La dépendance* : *Lorsque je veux changer le milieu ou mon moi, c'est le milieu qui me change [...]. De sorte que mes intérêts et le milieu me laissent tel quel*. Quelque chose venait de se produire dans ma conscience, qui me semblait transcender *mes intérêts* et *le milieu*.

Sarajevo nous accueillera demain soir, nous y offrirons notre Message avec nos limites, mais surtout avec notre amitié à partager, nos rires pétillants et nos témoignages de notre chemin de libération infinie, autant de terres précieuses avec lesquelles je formerai l'athanor de ma rénovation profonde à venir. Dans ce Dessein, chaque effort est rempli d'un sens joyeux. Je suis entré à Belgrade avec l'excitation de la découverte d'un paysage inconnu, j'en repartirai avec une compassion insoupçonnée envers ses habitants, et l'humilité née de ma découverte intérieure faite à l'ombre d'un chêne de Macédoine, dans ce lieu au nom si drôle et désinvolte pour la circonstance : *Idiott Bar*.

Je termine mon café ensoleillé et je rouvre le livre du Message au chapitre *Soupçon du sens*. Je lis :

Parfois j'ai saisi une pensée lointaine

...

Parfois une joie immense m'a saisi

Parfois une compréhension totale m'a envahi

Parfois j'ai brisé mes rêveries et j'ai vu la réalité sous un jour nouveau

...

... Et tout ceci m'a donné à penser. Je me rends bien compte que sans ces expériences, je ne serais pas sorti du non-sens.

Belgrade, 11 juillet 2015

Marseille, 10 janvier 2020

La cathédrale sensorielle

Une géographie de l'expérience du Message de Silo

Ils furent de prestigieux symboles de tout un mouvement d'idées, dont le rayonnement de leur personne ou de leur enseignement a fait trop oublier parfois leurs contemporains, leurs devanciers à l'œuvre souvent capitale, et aussi la foule des petits, des obscurs, des sans-grade, sans lesquels rien n'aurait été possible.

André Meynier¹

Lorsqu'en 1434, les navigateurs emmenés par Gil Eanes pour le compte du Prince du Portugal dépassèrent le Cap Boujdour dans leur frêle embarcation, ils mirent fin à une vingtaine d'années de tentatives de franchissement, toutes soldées par des échecs. Les nombreuses expéditions étaient parties de Sagres, en Algarve, elles avaient exploré les côtes des actuels Maroc et Sahara Occidental en direction du fameux cap, où certaines avaient disparu brisées par des monstres marins, tandis que d'autres avaient préféré faire demi-tour de peur que leur équipage ne périsse dans d'atroces souffrances, englué dans d'obscurs marécages, vaporisé dans les brumes démoniaques de cette *Mer des Ténèbres*.

La Mer des Ténèbres... c'est ainsi que ces émissaires du roi Jean appelaient la partie de notre Océan Atlantique au-delà de ce *cabo do medo*, ce cap de la peur, d'où l'on plongeait dans les eaux damnées sans espoir de survie ni de Salut ; un réel problème pour ces marins bien décidés à trouver de nouvelles routes pour contourner l'obstacle terrestre gardé par les musulmans, d'autant plus que le géographe et historien des Lumières de l'Islam, Ibn Khaldoun, avait attesté au siècle précédent du sombre destin qui attendaient les hommes dans cette région océanique des îles Canaries. Le savant révolutionnaire de la science historique musulmane, homme d'État par ailleurs, n'en était pas moins partisan de l'esclavage des Africains – les lumières des civilisations ont toutes leurs ombres. Vingt ans pour franchir ce Cap côté chrétien... non à cause de la géographie du lieu, sinon des limites de la technologie maritime couplées aux images angoissantes qui dominaient le paysage intérieur de ces êtres et des croyances apocalyptiques qui fermaient leur horizon mental, en un monde déstabilisé par de profondes transformations.

Mon grand-père était géographe. Je lui dois mon goût pour les cartes et les voyages. J'ai toujours eu un sens de l'orientation dans le paysage extérieur, mais je découvrais assez jeune que l'orientation dans mon paysage intérieur était beaucoup plus délicate. Avant de rencontrer la doctrine de Silo, personne ne m'avait appris à prendre conscience que je pouvais former, situer et déplacer mes images à différentes hauteurs et différentes profondeurs dans mon espace de représentation. Je crois que ces considérations ne sont toujours pas incluses dans les programmes universitaires.

1 - André Meynier, *Histoire de la pensée géographique en France*, PUF, 1969

Comment la société peut-elle former des consciences sans enseigner comment la conscience forme ses propres images ? Les découvreurs et savants du XV^{ème} siècle étaient bien loin de ces questions certes, mais ceux du XX^{ème} siècle n'avaient dans le fond pas beaucoup avancé. Le temps de la raison de Descartes et de ses controverses avec Hume ou More était loin, nous étions dans le temps de la conscience passive et il est clair que nous ressemblions plus à une société de perroquets qu'à une société humaine. Quoiqu'il en soit, je découvris donc, en marge de mon voyage dans la société psittaciste, cette extraordinaire capacité que nous autres humains avons tous : manier nos images dans notre espace de représentation tridimensionnel pour nous libérer de la souffrance et donner unité à nos actes. Silo avait repris des enseignements oubliés du Bouddha, éclairci certaines intuitions de Descartes, poursuivi le travail d'Husserl, les tentatives de Bergson et de Sartre, poussant le bouchon jusqu'à une description révolutionnaire du psychisme humain et de ses appareils, dont chacun de nous pouvait en plus faire l'expérience quotidienne, une expérience qui se registrait dans le corps et non dans une compréhension coûteuse de concepts tragiques. Adieu donc le despotisme flasque de l'inconscient, adieu le destin nihiliste d'un moi coincé entre le ça et le surmoi, adieu les confusions entre les niveaux et les états de conscience, les négligences des traductions des impulsions internes et externes dans la représentation. L'être humain se libérait de la psychologie naturaliste et mécaniciste, et, pouvant enfin se situer en lui-même, il reprenait son destin ascendant depuis un point d'ancrage clair.

J'apprenais cette nouvelle géographie, celle des phénomènes de ma conscience. Cependant j'avais quelques souvenirs de certaines expériences, notamment certains rêves, que je ne parvenais pas à situer sur ma carte mentale et qui, pourtant, m'avaient laissé le goût d'événements fondamentaux pour ma vie. Je laissais de côté ces questions sans réponse et me concentrai sur la façon d'échapper à mon destin de volatile social, présenté avec conviction sur une palette certes colorée et chatoyante, mais qui ne me laissait le choix que d'une teinte dans la gamme qui allait du cacatoès à la perruche. Comme nous étions un certain nombre à ressentir la même impasse sociale et personnelle, nous nous mîmes à développer la cause non violente de Silo en formant le Mouvement Humaniste. Notre proposition, produire une transformation sociale et personnelle simultanée, nous valut une avalanche d'insultes perroquetées des milieux bienpensants qui promettaient à qui nous écouterait d'être englouti dans notre Mer des Ténèbres.

À l'avant garde de la Nation Humaine Universelle, nous construisions une tentative historique en cette fin de XX^{ème} siècle. Ma vie était cependant freinée par des contradictions que je parvenais pas à briser. Alors, lorsqu'un jour à Marseille, après une réunion joyeuse et dynamique avec mes amis humanistes, en remontant la rue des Abeilles, je sentis l'espace d'une cathédrale à l'intérieur de ma poitrine, je fus totalement désorienté. Les dimensions de ma cage thoracique ne correspondaient pas du tout aux limites de l'espace que je ressentais. Je voyais la cathédrale comme si j'étais au-dessus d'elle, mais je m'y sentais en même temps à l'intérieur. J'étais à l'intérieur de la cathédrale, mais j'étais dans la rue des Abeilles ; quelque chose ne fonctionnait pas. Ce rapt me fit l'effet d'une comète que la vue saisit fugacement dans une nuit étoilée et que l'on tente de retenir en mémoire, associée au registre d'émerveillement. Hélas la nuit reprend ses prérogatives perceptives tandis que la mémoire revient une fois et une fois encore sur l'événement, tentant de faire de cette expérience fugitive une réalité permanente et définitive dans ses archives, en vain. Cependant, l'événement avait modifié mon expérience habituelle de la "réalité", et cela pouvait avoir de grandes conséquences. Mon intellect, un brin têtue, essayait de mettre en équation d'un degré inconnu mon registre... Largeur de ma cage thoracique : disons 35 centimètres. Profondeur : disons 25 centimètres. Volume de la cathédrale : environ 100.000 mètres cubes. Quelque chose ne fonctionnait vraiment pas, ni dans ma géographie externe, ni dans ma géographie interne, il fallait faire quelque chose.

La science ne me disait rien sur ce type de phénomènes. Je passai des mois à étudier les différentes facettes de la psychologie officielle, sans résultat. Les neurosciences avaient beau scanner ou disséquer le cerveau pour comprendre le fonctionnement des altérations de conscience sous l'effet de certaines substances chimiques, entre les explications d'échanges synaptiques de neurotransmetteurs, de phénomènes électriques, de dysfonctionnement de la jonction temporo-pariétale, et l'expérience de mon espace intérieur, la non-correspondance était totale, abrupte, définitive. Des chamans autoproclamés et des théosophes rapportaient des expériences spectaculaires de "voyage astral", mais la tambouille des emprunts à différents substrats culturels et historiques faite par ces ésotériques n'aboutissait qu'à une rationalisation de conceptions feutrées, qui faisaient danser sur une même scène des corps éthériques, des esprits et des animaux totems, sans jamais s'intéresser ni à la nature du propre regard qui était en jeu, ni à la spatialité et la temporalité de tels phénomènes qui, pourtant, avaient un impact non négligeable chez les expérimentateurs. D'autres ne manquaient d'ailleurs pas d'y associer des considérations économiques pour faire accéder à ces expériences étranges, car après tout il faut bien vivre dans ce monde matériel. Dans tous les cas, la plupart du temps tout se réduisait à des pertes de contrôle, à des croyances en l'existence d'êtres fabuleux et à des phénomènes de descente ou d'ascension, nimbés d'une fascination particulière pour les hauteurs. Cette fascination ne faisait que révéler chez certains de simples tropismes sociaux : faire partie d'un cercle fermé d'esprits purifiés enfin reconnus par des pairs. Les membres de ces aréopages ne modifiaient en rien leurs comportements envers les autres – les non initiés – si bien que la contradiction et leur violence interne continuait de grandir, avec leurs projections malheureuses dans le monde. Que l'on accédât à un trésor intérieur leur allait de soi, mais que d'autres puissent également y accéder sans un certain mérite, cela les dérangeait dans leur prestige. Y avait-il danger qu'on leur vole leur trésor ? Bref, j'échouai à comprendre ce qui m'était arrivé dans ma cathédrale thoracique.

Je poursuivais quand même mon enquête. La chambre à suppression sensorielle était beaucoup plus intéressante : Silo et ses amis avaient passé des années à expérimenter les phénomènes de conscience lorsque celle-ci ne reçoit plus de sensations, ni lumière, ni odeur, ni son, ni goût, ni différence de température entre le corps et le milieu. Sur l'écran de représentation interne de l'expérimentateur se produisaient alors des traductions de ses impulsions intra-corporelles, les mouvements des poumons lors de la respiration formant, par exemple, une image de papillon battant des ailes qui se déplaçait en face du regard. Le problème pour la conscience était que, ayant perdu l'apport des sensations des limites corporelles, non seulement elle n'avait plus de repères des différences entre l'intérieur et l'extérieur du corps, mais en plus l'espace de ses représentations lui-même se rendait indépendant de ses références corporelles habituelles. Le regard de l'observateur tentait alors de saisir les images qui affluaient des impulsions de son intracorps et de sa mémoire pour compenser ce vide d'apports sensoriels externes, formant un espace qui se dilatait jusqu'à capter parfois les images de personnes restées en dehors de la chambre². J'intuitionnai des analogies entre ce type d'expérience de laboratoire et mon expérience dans la rue des Abeilles. Je n'avais pas de difficulté à me dire que mon image de cathédrale appartenait à ma mémoire d'occidental. Si j'étais né en terre d'Islam, c'est probablement une mosquée qui me serait apparue. Seulement, je ressentais qu'il y avait eu quelque chose de sacré dans ma perception.

À cette époque, parler du sacré au quotidien provoquait irritation et répulsion dans ma culture de la rationalité. Comme le sacré était lié à la religion, donc aux ennemis de la Révolution française, c'était un devoir éthique pour les gardiens du temple de la liberté-égalité-fraternité que de traquer tout propos dans le champ social, psychologique ou philosophique, risquant de signifier que l'être humain veut ouvrir de nouveaux chemins, car il s'ennuie profondément en restant tenu en joue par

2 - Une synthèse de ces travaux est racontée dans le roman de Salvatore Puleda *Le rapport Tokarev*, Éd. Références, 2011

les trois miradors surveillant la pensée et la morale : le cerveau, l'inconscient et la lutte des classes. Une nouvelle génération n'allait pas tarder à rajouter une couche de crétinisme pour parfaire ce camp d'extermination de l'Esprit, avec la rentabilité du capital, la fin de l'Histoire et le pragmatisme, et les deux clans finiraient fatalement par se taper dessus. Je souriais quand même en pensant que les apôtres résistants de la philosophie des Lumières, dont certains épousaient ces nouvelles valeurs nihilistes, ne se posaient jamais la question de la nature de la lumière dont ils se revendiquaient et qui les avait sûrement un jour profondément émus. Tout au plus *une abstraction pour signifier la rigueur et la clarté des développements conceptuels de la Raison, face à la superstition et la foi aveugle* disaient-ils. Quoiqu'il en soit, les temps s'annonçaient confus dans le champ social et ils n'étaient pas plus brillants dans le champ de la transformation personnelle. Cependant, le sacré attendait son moment opportun pour réapparaître dans la conscience humaine avec force et douceur.

Laissant de côté ces considérations tout à fait personnelles et restant avec mon mystère cathédralesque, je préférerai donc, dans la vie quotidienne, jouer avec mes images et m'entraîner à sentir chez mes amis, mon entourage familial et les passants, cette merveille : eux aussi ont à l'intérieur un espace immense ! Ont-ils eu la même expérience que moi ? En ont-ils fait quelque chose ? J'adorai me mettre dans cet état intérieur dans le métro ou le bus aux heures de pointe. Bien que la sensation de l'espace immense ne soit plus là, une émotion de préciosité perdurait en moi et j'avais l'impression d'offrir aux autres, depuis ce registre, un regard humanisateur. Je constatai par contre que si je ne faisais pas l'effort de me mettre dans cette disposition, j'étais coupé de mon registre sacré. Alors je me coupai du registre sacré des autres, envers qui je ne ressentais plus dans le métro qu'attraction ou répulsion, jugement ou rêverie. Je ne manquai pas d'appliquer à moi-même ces mêmes jugements et rêveries, et à cause de cette baisse d'attention funeste, je regagnai sagement la cage des volatiles colorés et sympathiques dont je croyais m'être échappé définitivement. Ainsi, pas à pas, les choses se compliquaient : je faisais l'expérience d'une géographie intérieure qui n'était indépendante ni de mon état attentionnel ni de mon niveau de conscience. Quelle étrange sensation de s'acharner à chercher les plans d'une cathédrale, puisqu'on peine à la situer sur une carte changeante ! La délicatesse de l'orientation dans mon paysage intérieur avait donc à voir avec ceci : mon degré d'attention et mon degré d'éveil. Je marquai un point. Avec les récits des expériences de la chambre à suppression sensorielle, je marquai un autre point.

Ceci m'amenait à considérer mes intentions et la mécanique de ma conscience qui leur donne forme. Tout cela avait été décrit à merveille dans l'ouvrage collectif *Autolibération*, et en 2006 par Silo dans ses *Notes de psychologie*³, que j'étudierai quelques années plus tard d'autant plus que je mettrai le texte en page en vue de son édition française. Entretemps le Mouvement Humaniste s'était enraciné en terres africaines depuis des années, ses membres d'Haïti, d'Inde ou du Chili avaient lancé de grandes campagnes d'éducation et de solidarité diverses en y incluant le travail personnel sur le dépassement de la violence ; les Humanistes tchèques avaient fait reculer leur Parlement et stoppé l'installation des bases de missiles américains sur leur sol, et nous avions réalisé la première *Marche mondiale pour la paix et la non violence* de l'Histoire. Autant de projections dans le monde d'intentions et d'émotions profondes dont j'essayai toujours de saisir la nature, trimbalant le souvenir de ma cathédrale dans mon quotidien, mes engagements et mes errances.

Le moment mondial fût alors sûrement opportun pour donner quelques points d'appui en ce qui concerne l'accès à ces espaces intérieurs de manière comprise car, comme à son habitude tout au long des cinq décennies de son engagement envers l'humain, créant chaque chose pour la donner en la "lâchant" – c'est-à-dire en n'en retirant aucun bénéfice personnel, ni de position sociale, ni de

3 - Luis Ammann, *Autolibération*, 1980 ; pour la traduction française : Éd Références 2004 ;
- Silo, *Notes de psychologie*, 2006 ; pour la traduction française : Éd Références 2011.

prestige et encore moins d'argent – Silo s'était dédié à d'autres travaux et lançait son *message* en 2002 comme une expression de la nouvelle spiritualité vaporeuse qui agitait la planète. J'embrassai cette forme dans laquelle je reconnaissais la considération du sacré en dehors de toute externalité et organisation hiérarchique. Son message avertissait : *Notre spiritualité n'est pas la spiritualité de la superstition, elle n'est pas la spiritualité de l'intolérance, du dogme, de la violence religieuse. Elle est la spiritualité qui s'est réveillée de son profond sommeil pour nourrir les êtres humains dans leurs meilleures aspirations.*⁴

Prenant en main ce message, au cours de nombreuses cérémonies de bien-être, d'assistance et d'office⁵, il m'arrivait parfois de retrouver ces étranges expériences de non-coïncidence entre l'espace de mon corps et celui de mon expérience intérieure. Tant d'années s'étaient écoulées depuis ma marche mémorable dans la rue des Abeilles, et son souvenir était maintenant réactivé par l'accumulation d'expérience spirituelle à la lumière du *Message*. Un élément déterminant allait enfin me donner la clé de ma recherche après l'étude de deux chapitres du *Regard intérieur – Le guide du chemin intérieur* et *Les états intérieurs* – lorsqu'un jour, je me mis à méditer ce passage du dernier chapitre, *La réalité intérieure* :

Tu ne dois pas croire non plus que les "lieux" que tu traverses dans ta marche aient une sorte d'existence indépendante. Pareille confusion a souvent obscurci de profonds enseignements et c'est ainsi que, même de nos jours, certains croient que les cieux, les enfers, les anges, les démons, les monstres, les châteaux hantés, les cités lointaines et autres ont une réalité visible aux yeux des "illuminés". Le même préjugé, mais inversement interprété, a eu prise sur les sceptiques dépourvus de sagesse, qui prirent ces choses-là pour de simples illusions ou des hallucinations dont souffraient des esprits enfiévrés.

Je dois répéter alors que dans tout ceci, tu dois comprendre qu'il s'agit de véritables états mentaux, même s'ils sont symbolisés par des objets propres au monde externe.

Tiens compte de mes considérations et apprends à découvrir la vérité derrière les allégories, qui parfois dévient le mental mais qui, en d'autres occasions, traduisent des réalités impossibles à saisir sans représentation.

J'étais ému. Jusqu'à présent, pour mettre des mots sur mon expérience, j'avais cherché une entrée psychologique avec la géographie du psychisme, une autre par l'acte lancé vers les autres avec une disposition attentionnelle et intentionnelle, je rajoutai maintenant un troisième point de vue : l'entrée spirituelle avec la reconnaissance des états internes que je traversais. Avais-je donc simplement "traduit" l'espace d'une *réalité intérieure* avec cette représentation de cathédrale ? C'était la piste la plus certaine. Le lieu que j'avais senti dans sa non-correspondance avec l'espace physique extérieur, n'était pas une *existence indépendante* mais le plus intime de moi-même.

Avec les derniers travaux soutenus que Silo allait nous offrir dans les *disciplines*⁶, je n'allais pas tarder à apprendre à expérimenter la nette différence qu'il y a entre la conscience, son regard intérieur, et le moi. Je complétais mes compréhensions en expérimentant le Profond de la conscience, là où le regard, mû par un Dessein émotionnel, se rend en silence lorsque le moi est "suspendu", "déplacé".

4 - Cérémonie de reconnaissance – le *Message de Silo*, Éditions Références 2010

5 - *L'expérience in le Message de Silo*

6 - Les 4 disciplines – www.parclabelleidée.fr

La géographie psychologique m'avait amené jusqu'aux limites de son monde, celles-ci étaient donc des points de contact avec un espace au-delà de la conscience. Ces points de contact étaient tout le temps là ; ils étaient l'être humain dans sa plus profonde réalité, mais le moi psychologique le couvrait sans arrêt de ses rationalisations et de ses préoccupations. Lorsque le moi lâchait son contrôle sur les événements et que la conscience était en paix, le sacré s'infiltrait, par un coucher de soleil, une musique, un geste d'artisan, une cérémonie, un rêve, un amour, et donc parfois, par une cathédrale. Le sacré profitait de la moindre brèche laissée par cette merveilleuse mécanique qu'est la conscience et par l'absence de son moi habituel. Je reconsidèrai mon souvenir lointain : Remontant la rue des Abeilles dans un état d'immersion en moi-même, chargé d'une émotion forte à la suite de la réunion avec mes amis, j'avais dû m'absenter de tout contrôle un court instant, mon *moi* s'était déplacé, et une autre réalité intérieure s'était exprimée accidentellement. Dans des moments de grande unité intérieure, d'accumulation d'actions valables dans le monde ou de communion avec mes amis, je retrouverai ces irruptions transcendantales d'un espace immense et paisible, mais l'image de la cathédrale, jusqu'à aujourd'hui, ne m'est plus jamais réapparue. Je demande que cette expérience, quelque en soit l'allégorie, me soit toujours accessible. Je demande de sentir mon corps chaque fois plus comme cette cathédrale sensorielle. Je demande de sentir chez les autres cet espace sacré qui nous relie, je demande que place soit faite pour l'humanisation de la Terre.

La Terre n'était plus plate depuis l'antiquité, les peurs des navigateurs du XV^{ème} siècle étaient devenues des contes pour enfants, mais la caste des perroquets pragmatiques continuait cependant de rabâcher sa doctrine d'un être humain naturel et plat né d'un accident climatique fortuit, provoquant ainsi un chaos croissant dans la société. Nous autres, sortes de disciples mystiques d'Hypathie, d'Hadewijch, de Giordano Bruno ou de Galilée des temps post-modernes, étions parvenus à l'expérience spirituelle qui nous montre combien nous sommes volumétriques et infinis, combien le sacré est en nous, combien le regard que nous lançons vers le monde, la nature, les autres, révèle que le sacré est aussi là, partout et tout le temps. Silo nous avait laissé sa géographie des états intérieurs grâce à laquelle j'avais pu réorienter mon existence en brisant mes contradictions. La guérison de la souffrance, ce franchissement de la Mer des Ténèbres intérieures et illusoire, demandait juste un art dans le maniement des trajets balisés sur sa carte. Je lisais ce passage d'un chapitre du Message, *Les découvertes* :

La Force peut être conduite au point du réel éveil (en comprenant par "Force" l'énergie mentale qui accompagne certaines images et par "point", l'emplacement d'une image en un "lieu" de l'espace de représentation).

Nous étions en train de préparer nos frêles embarcations pour franchir un nouveau Cap de l'humanité et arriver à ce point d'éveil. Au cours de nombreuses années, j'avais humoristiquement abandonné le monde des perroquets, mais à présent, définitivement, je n'étais ni un animal rationnel, ni un être humain plat, et l'Éveil n'était plus réservé à quelques orientaux. J'avais voyagé loin, j'avais rencontré des monstres et des marécages, des censeurs et des violents, des sceptiques et des illuminés ; j'étais finalement revenu à mon point de départ, mon Vieux Port d'attache, tel un Ulysse dans sa rue des Abeilles. Tout était clair à présent, j'allais apprendre à diriger mon regard pour produire intentionnellement ces contacts transcendants, sans attendre les irruptions accidentelles du sacré dans ma vie quotidienne. J'allais également donner un sens nouveau à l'expérience de ces espaces au cours de mon sommeil, reprenant ces rêves qui avaient autrefois aiguillonné ma curiosité et troublé ma rationalité alors que j'apprenais à identifier les régions de ma carte psychique, et qui s'étaient manifestés de temps en temps avec toujours les mêmes sortes de registres au réveil : une paix et une présence intenses, une agitation joyeuse profonde, des perceptions cristallines de l'espace extérieur. Le temps de la conscience intentionnelle et de l'ouverture de l'horizon mental était arrivé, dans notre monde déstabilisé par de profondes transformations.

Mon grand-père, qui occupa une chaire de géographie pendant trente-cinq ans à la faculté de Rennes, avait tenté de faire de sa discipline une science de synthèse. Lorsqu'il termina son cycle vital en mars 1983, je rédigeai un hommage pour la cérémonie familiale dans le cimetière du petit village corrézien où repose son corps. J'y avais inclus ces phrases du *Paysage intérieur*⁷ de Silo :

Donneur de mille noms, faiseur de sens, transformateur du monde... les pères et les pères de tes pères se perpétuent en toi. Tu n'es pas un bolide qui tombe mais une brillante flèche qui vole vers les cieux. Tu es le sens du monde et quand tu clarifies ton sens, tu illumines la Terre. Lorsque tu perds ton sens, la terre s'obscurcit et l'abîme s'ouvre.

Je te dirai quel est le sens de ta vie ici : humaniser la Terre. Qu'est-ce qu'humaniser la Terre ? C'est dépasser la douleur et la souffrance, c'est apprendre sans limite, c'est aimer la réalité que tu construis.

Je ne peux te demander d'aller au-delà, mais il ne sera pas non plus outrageant que j'affirme : "Aime la réalité que tu construis et pas même la mort n'arrêtera ton vol !"

André Meynier aimait la réalité qu'il construisait. Il vole aujourd'hui à travers d'autres espaces, d'autres temps. Ici-bas, sa vision synthétique, après débat, fût abandonnée par le corps géographique français, mais j'aime toujours à me rappeler ses mots lorsque, mû par son idéal, il écrivait, en reprenant une formule de Mackinder⁸, que les géographes de son époque avaient fait de leur discipline *un art et une philosophie*.

Nul doute que les nouveaux chercheurs spirituels, ces petits, ces obscurs et ces sans-grade de l'exploration du monde interne et du franchissement de la mort, sont en train d'exprimer leur spiritualité, eux aussi, avec un art et une philosophie.

Marseille, 12 janvier 2020

7 - Silo, *Le paysage intérieur*, in *Humaniser la Terre*, Éditions Références, 1997

8 - Halford John Mackinder (1861-1947), géographe anglais, est considéré comme le fondateur de la géopolitique.

Le cercle et la sphère énergétique

Une morphologie de l'expérience du Message de Silo

Auréole : Cercle lumineux dont les peintres et les sculpteurs entourent souvent la tête de Dieu, de la Vierge, des saints. (Également usité dans des religions autres que chrétiennes.)

Dictionnaire Larousse.

Ce qui m'a frappé en entrant dans la cathédrale de Zagreb, c'est la sensation d'écrasement. Tout de suite en perspective à gauche, dans ce colosse lancé à 108 mètres d'altitude, deux étroits vitraux basés à environ huit mètres du sol et s'élevant, je dirais sur une quinzaine de mètres, contraignent le regard à suivre leur ligne jusqu'à leur sommet. Mon cou se tort immédiatement et mon corps me semble pris en étau par ces deux rayons perçant l'espace d'un blanc éblouissant. Dans l'édifice, la moindre représentation de Vierge, de saint ou de chérubins se trouve au dessus de la ligne horizontale du regard, sous forme de statue, de bas-relief, de fresque ou de tableau, certains gagnant des hauteurs vertigineuses pour le plus grand plaisir de mon ostéopathe. Si les bâtisseurs avaient voulu induire la sensation de soumission à leur dieu lorsqu'on pénètre dans Sa maison, ils ne s'y seraient pas pris autrement. S'ils avaient voulu par contre suggérer aux fidèles l'élévation de leur âme, c'était totalement raté. L'action des formes sur la conscience humaine n'est pas une vue de l'esprit, et les architectes et urbanistes des pouvoirs en place ne s'étaient pas privés au fil des temps de manipuler ce savoir pour mieux servir les ambitions des puissants ; Zagreb la Catholique me semblait être un lieu où l'expérience spirituelle s'était perdue depuis longtemps dans la verticalité de son art religieux.

La capitale croate n'était pas la seule dans ce cas bien sûr. À ma décharge – et à la sienne – je dirais que le contraste était d'autant plus fort qu'avec Alice et François, nous arrivions du monde orthodoxe dans lequel les églises étaient à taille humaine. J'avais constaté au cours de notre voyage que le carré, le cercle et le dôme étaient la base de leur architecture tandis que le rectangle, la croix et la flèche caractérisaient celle du monde catholique. Les sols orthodoxes étaient très souvent marqués d'un cercle en mosaïque dont le centre correspondait à celui de l'édifice cubique et autour duquel les fidèles se rassemblaient avec leur prêtre pour leurs cérémonies et leurs prières. Pas de verticalité, pas de profondeur inaccessible, pas d'autel depuis lequel l'homme religieux est séparé des croyants et les domine depuis son piédestal. Sur les murs de ces églises, j'observai les représentations des personnages auréolés, peintes à notre hauteur – un mètre quatre-vingt-quatre en ce qui me concerne – leurs pieds dessinés touchant le sol. Ces actions de forme ne sont pas étrangères au fait que j'éprouvai toujours une fraternité, une proximité humaine lorsque j'assistais discrètement à un office dans un sanctuaire orthodoxe, même dans les immenses Saint-Alexandre-Nevski de Sofia, Saint-Sava de Belgrade ou dans la plus modeste Saint-Dimitri de Skopje. Sarajevo

était derrière nous, mais nous y reviendrions sûrement l'année prochaine. Je sortais de mes pensées et retrouvai mon malaise en face des vitraux de la cathédrale, malaise que mes amis partageaient également. Cherchant plutôt le bien-être inspirateur, nous optâmes pour la flânerie dans les charmantes rues pavées, colorées et fleuries de la ville, Zagreb, 22 juillet 2015, 11h du matin, soleil puissant, je dirais 30 degrés à l'ombre.

O
O O

J'ai failli arriver en retard à la salle de méditation du Passage Delessert, elle n'avait heureusement pas fermé ses portes. Je suis venu partager un moment convivial de pratiques de yoga, en ce début de soirée hivernale et pluviotante du quartier de la Gare de l'Est. Je me déchausse dans l'entrée, sèche mes cheveux et rejoins le groupe dans la vaste salle orangée douillettement chauffée. La séance se déroule et se termine par un moment de relaxation. Je m'installe sur une chaise et en profite pour faire une expérience de Force. Je ferme les yeux. Je sens mes mains posées sur mes cuisses, elles apparaissent dans mon écran de représentation en image cénesthésique. Je sens les fourmillements de mon corps détendu et je tranquillise le mental. Je forme l'image de la sphère transparente et lumineuse qui arrive devant mes yeux, elle entre dans ma tête, sensation de chaleur, vertige de la chute de la sphère dans ma gorge, je sens mon cœur. La sphère s'étend par vagues depuis mon cœur vers l'extérieur de mon corps.

Quelque chose ne va pas : je sens une deuxième sphère entre mes mains. Mais mes mains sont posées sur mes cuisses. Je sens mon corps parcouru d'une énergie bienfaisante et je sens en même temps une sphère dense entre mes mains, quelque chose ne va pas, j'ouvre les yeux. Je suis assis, mes mains sont bien posées sur mes cuisses, mes jambes ne sont pas collées l'une à l'autre puisqu'en les regardant, je vois le plancher. Je lâche mon trouble, je referme les yeux. Je sens les limites de mon corps, mais à nouveau la sphère entre mes mains. Aucune différence entre la chaleur électrique qui parcourt mon corps et celle qui parcourt cette sphère qui, selon mes calculs, doit donc se trouver dans le vide entre mes jambes. Je rouvre les yeux, même scénario. Cette fois je me dis que si la sphère se représente entre mes mains lorsque j'aurai les yeux clos, je n'aurai qu'à dissoudre la sensation. Je m'exécute, la sphère se représente, impossible de dissoudre la sensation ; l'énergie psychophysique semble obéir à des lois qui ne tiennent aucun compte de ladite réalité. J'accepte donc la situation et refais un rapide relax pour reprendre le cours de mon expérience cénesthésique. Le groupe autour de moi ne semble pas avoir remarqué mon agitation et, le silence reprenant les rênes, je concentre mon énergie en effectuant une demande pour ce dont j'ai réellement besoin. Je n'ai plus fait attention à la sphère entre mes mains, dont la sensation a fini par disparaître. J'ouvre les yeux.

A quelques mètres, le mur de la salle, un grand poster d'un bouddha assis en face de moi. Son corps est marqué de cercles représentant les chakras. Je reste un instant à méditer cette image... sept cercles, un pour chaque centre énergétique. Le dernier entourant la tête de l'éveillé de Bodhgaya est de bien plus grand diamètre ; j'évoque les auréoles des personnages de l'iconographie chrétienne... Les discussions autour de moi me sortent de mon état de rêverie, remplaçant mes divagations par des regards fraternels, des mots et des gestes ouverts. Nous prenons congé les uns des autres en remerciant le moment partagé, je me rhabille chaudement et reprends le chemin de la Gare de l'Est. La pluie sur les trottoirs noirs miroitants fait ondoyer les lueurs électriques de la ville en cercles vibrants, Paris, 22 février 2016, 20h30, quelque chose comme 5 degrés.

OO
O O

Cela fait un petit moment maintenant que les cercles symboliques et les sphères énergétiques ont envahi mon quotidien. Pour essayer d'intégrer l'expérience de ma sphère et sa localisation incongrue, je relisais ce passage du livre du Message qui commente les *Manifestations de l'énergie* :

Cette énergie unie était une sorte de "double corps", qui correspondait à la représentation cénesthésique que l'on a de son propre corps à l'intérieur de l'espace de représentation.

Ces derniers temps, j'ai bâti une nouvelle cohérence dans ma vie, j'ai beaucoup d'énergie et beaucoup de joie dans mes relations et mes différents projets. Au fil des jours, les manifestations de l'énergie densifiée en différents endroits du corps me surprennent. Parfois cette sensation m'accompagne longtemps, parfois elle se dissout rapidement. Quinze jours avant ma discussion avec Bouddha dans la salle de méditation du Passage Delessert, j'avais senti ce que je ne pourrais décrire autrement que comme mon *moi*, rassemblé sous forme de sphère énergétique, dans une distance surprenante par rapport à mon regard. Je méditai la suite du chapitre :

L'énergie dédoublée (c'est-à-dire imaginée "à l'extérieur" du corps, ou "séparée" de sa base matérielle), soit se dissolvait en tant qu'image, soit était représentée correctement, en fonction de l'unité intérieure de celui qui opérait.

Mon unité intérieure était loin d'être parfaite, mais j'avais sur le chemin, guidé par l'expérience de Silo. Je ne m'affolais donc pas de ces sensations troublantes éphémères et je remerciai plutôt le ravissement des découvertes énergétiques qui, de temps en temps, me réveillaient à l'aube. J'étais alors pris d'un élan pour concentrer cette énergie sous forme de bien-être et "l'envoyer" à mes êtres chers, et ce bien avant de brancher ma préoccupation jubilatoire habituelle du petit matin : préparer et avaler un café. Je me contentai alors de rédiger les descriptions de ces bizarreries réconfortantes avant de prendre la route et d'aller retrouver mes collègues de travail.

O
O O

Nous sommes effectivement revenus à Sarajevo il y a quinze jours, pour partager notre Message. Alice est déjà repartie à Attigliano ; demain nous accueillerons Mati arrivant de Milan. François a de son côté pris contact avec un centre social situé à quelques pas de notre appartement sur Odošina, pendant que Caroline sillonne la ville. Stefania et moi avons décidé d'aller visiter la vieille église orthodoxe Saint-Michel-et-Saint-Gabriel dans le quartier imprononçable de Baščaršija – Bash-char-shia. La veille, nos tentatives polyglottes avaient beaucoup amusé nos jeunes amis bosniaques Boro, Anida, Edna et Ismir : « Bache-chare-chya ». Éclats de rires bienveillants de ces enfants de la guerre. Boro et Anida me disaient : « *Try again Flo : Bash-char-shia* ». Eux distinguaient clairement le *sh* du *ch*, nous, beaucoup moins. Tout s'était terminé dans la résignation et la bonne humeur, tandis qu'Edna nous aidait à traduire la *Cérémonie de bien-être* et *Le Chemin* en serbe et en bosnien. Rire à Sarajevo est une ode à la vie, c'est aussi un acte de rébellion et de compassion, et nos jeunes amis n'en connaissaient que trop bien la fragile et profonde valeur.

Il y a une messe dans la vieille église. Stefania et moi nous sommes assis respectueusement dans un angle qui nous cache un peu des assistants. Yeux fermés, j'ai commencé une expérience de Force, baigné par des chants célestes qui accompagnent la cérémonie à quelques mètres de nous. Mes mains posées sur mes cuisses apparaissent comme d'habitude en représentation cénesthésique. Fourmillements, apaisement du mental, la sphère imaginaire, transparente et lumineuse, entre

dans ma tête. La sensation de chaleur s'étend par vagues depuis mon cœur. Je sens quelque chose sur ma tête. J'ai dû oublier d'enlever mes lunettes de soleil remontées dans mes cheveux. Le souvenir de la sphère de la Gare de l'Est traverse mon ciel, je relâche tout de suite mon corps, je tranquillise mon mental et je reprends l'expérience, m'abandonnant aux polyphonies liturgiques. Cette fois la sensation est nette, mon crâne est enserré par mes lunettes et la sensation se dilate jusqu'à former une sorte de sphère énergétique, tandis que l'expérience continue son cours...

Le service orthodoxe a pris fin ; les chants se sont faits silence. Stefania se tient debout à quelques mètres de moi, ses yeux fermés expriment un lointain recueillement. J'ai terminé ma Demande, je remercie la présence paisible à ce moment passé entre ces vieux murs de pierres ornés de merveilles en bois ciselé, coloré, scintillant de dorures fines qui leur confèrent une jeunesse d'un autre plan. Nous sommes restés près d'une heure dans l'église, la sensation énergétique de mon crâne est toujours là quoiqu'un peu plus diffuse, mais j'ai bien vérifié : tout ce temps, mes lunettes de soleil sont restées dans ma sacoche.



Nous sortons "reprendre nos esprits" – comme dit l'adage, aux résonances paradoxales pour l'occasion – et gagnons le musée dans l'enceinte du site, qui garde cinq cents ans d'icônes peintes depuis le XIV^{ème} siècle dispersées dans plusieurs salles, ainsi que des livres enluminés d'époques antérieures. Il y a tant à admirer, pourtant je suis attiré par une grande icône accrochée au mur, représentant l'un des archanges. À distance, la peinture brille sur le gesso, m'empêchant de saisir les détails de l'œuvre. Je m'approche et je distingue alors, en bas du tableau, la tête coupée d'un saint inconnu ; l'archange est debout, son regard monte en direction d'un ange dans l'angle droit. Une particularité de cette scène me surprend : l'auréole de chacun des trois personnages ressemble à une sorte de croissant de lune bombé, façonné en relief dans un métal argenté travaillé en arabesques.

L'art de l'orthodoxie orientale avait suivi un autre chemin que celui de la Renaissance. L'Occident était engagé dans la révolution de la perspective qui entrainerait chaque fois plus loin vers l'extérieur la peinture, perfectionnant ses techniques géométriques, magnifiant les détails d'un réalisme sans précédent, jusqu'à ce que la photographie ne vienne signifier que la fête était finie, en parachevant le portrait de la réalité extérieure. Mais les Cézanne, Van Gogh, Manet, Braque et autre Picasso viendraient jeter le trouble dans ce champ artistique ouvert que le réalisme avait fini par transformer en impasse pour l'extase de l'âme. Ils enverraient valser gaillardement les règles des maîtres héritiers de Masaccio et Melozzo de Forlì, précipitant la déstructuration de l'ancienne esthétique mais annonçant aussi le retour du regard intérieur dans les affaires du monde. De leur côté, les Kandinsky, Dali ou Escher développeraient l'audace jusqu'à se servir de leur maîtrise géométrique pour signifier d'autant mieux comment la conscience peut arriver à l'altération mystique, en soumettant les concepts ordonnateurs du "plan originel" aux déconstructions irrationnelles, au déséquilibre paranoïaque-critique et aux paradoxes perceptifs.

Étrangers à ce processus, les iconographes de la lignée byzantine avaient poursuivi leur art fondé sur la discipline spirituelle. La peinture des icônes était techniquement exigeante et rigoureuse, mais elle relevait plus d'une ascèse que d'une disposition profane. Tandis que l'intellect occidental dissertait sur l'harmonie, le contraste, l'équilibre des noirs et des blancs dans un tableau pour expliciter les émotions et classer les styles, le cœur orthodoxe éprouvait le chemin qui mène de l'ombre à la lumière pendant l'élaboration d'une icône. Je me disais que mon archange accroché au mur était né d'une expérience ascétique plus que d'une volonté de beauté décorative. Là où les

peintures des religions représentent d'habitude les saintes, les saints et les anges en traçant un simple cercle pour signifier les auréoles, j'ai maintenant devant moi un archange dont la tête est entourée d'une couronne d'entrelacs au relief étincelant qui contraste avec la matière, la texture, les couleurs et la finition de la scène peinte. En soirée, je prendrai note de cette surprise artistique dans mon carnet, ainsi que de l'expérience de mes lunettes fantômes dans l'église des archanges saint Michel et saint Gabriel, et de l'étrange sensation autour de ma tête.

Mais pour l'instant, nous sortons de l'enceinte religieuse et nous retrouvons dans la grise, poussiéreuse et bruyante rue Mula Mustafe, dont les façades portent toujours ça et là – c'est une triste caractéristique à Sarajevo – les impacts de balles accumulés pendant quarante-quatre mois interminables, la paix n'étant revenue ici qu'il y a tout juste vingt ans, sept mois, une semaine et deux jours. Il est déjà l'heure de rejoindre Caroline et François à la brasserie Pivnica – prononcez : Piv-ni-tsa – pour partager nos découvertes du jour et rire ensemble de nos échecs d'apprentissage du bosnien autour d'un café, en attendant la fin du service de notre nouvelle amie Samira. Le *Message* était en train d'arriver dans le cœur de nouveaux amis dans cette ville qu'on surnomme *la Jérusalem de l'Europe*, dont les habitants avaient réussi à maintenir leur multiculturalisme religieux et ethnique malgré les infortunes, les tensions géopolitiques et les guerres. Celle des livres sacrés ne s'était pas imposée ici, et l'on pouvait, dans un rayon de cent mètres, entrer librement dans les sanctuaires juif, orthodoxe, musulman et catholique. Sarajevo conservait tant bien que mal cette précieuse réalité, elle restait peut-être un modèle de bonté pour une Jérusalem toujours endormie dans le cauchemar de la violence. Nous étions le 23 juillet 2016 ; sous un soleil de montagne, 26 degrés bienfaisants, 16 heures venaient de sonner.



Depuis quelques années, j'ai abandonné la lecture et l'étude du *livre* du *Message* du point de vue d'un simple récit de l'expérience de Silo, et je me suis attelé à la tâche méthodique et profondément motivante d'en comprendre chaque phrase, chaque chapitre depuis ma propre expérience, suivant en fait la sage recommandation qu'il donnait dans le chapitre *Les Principes*...

En suivant les pas lentement, en méditant sur ce qui a été dit et sur ce qui est encore à dire, tu peux transformer le non-sens en sens.

... et dans les dernières lignes du chapitre *Les états intérieurs* :

Mieux vaut ne pas développer ces thèmes car, sans expérience, ils trompent en transposant dans le domaine de l'imaginaire ce qui est réalisable. Que ce qui a été dit jusqu'ici soit utile !

Cela m'était utile, sans le moindre doute. J'avais choisi le chemin de la réalisation de l'expérience, et j'étais arrivé à une étape joyeuse dans mon investigation de la Force. De Zagreb à Sarajevo en passant par Paris, l'observation des formes, les rencontres et les partages, avaient nourri ma quête, formant peu à peu une nouvelle évidence : je pouvais effectivement faire passer l'énergie, *qui circule au travers du corps involontairement*⁹, dans une direction lumineuse. D'étranges manifestations se produisaient alors sur le chemin, requérant de soigneuses descriptions et études, pour ne pas tomber dans les interprétations confuses ou magiques qui avaient si longtemps éloigné de la simple vérité intérieure.

9 - Le livre in *Le Message de Silo*, chapitre XII : Les découvertes

De retour de Sarajevo, j'avais tenté de mettre en perspective la sensation dense qui avait entouré mon crâne dans l'église de Baščaršija, avec des données de la littérature religieuse, historique et scientifique. Hélas je n'avais obtenu que des considérations faites depuis des regards extérieurs : on n'envisageait l'énergie seulement comme un symbole, et sa représentation en chakras, en auréoles ou en disques solaires dans différentes cultures depuis l'antiquité, n'amenait aujourd'hui qu'à des explications conceptuelles et métaphysiques. Ici on y mélangeait le bio-magnétisme, l'inconscient et l'éther ; là, on avait reconstruit l'évolution des représentations de ces cercles, carrés et triangles entourant la tête des empereurs et des figures religieuses, ce qui constituait certes une tâche utile, mais insuffisante pour parvenir à une véritable compréhension du phénomène. Seule la description faite par Silo me permettait de donner un sens à mon expérience, dans ce passage du chapitre *Contrôle de la Force* :

Les auréoles entourant le corps ou la tête des saints (ou des grands éveillés), dans les tableaux des différentes religions, font sûrement allusion à ce phénomène de l'énergie qui parfois se manifeste plus extérieurement.

Ainsi, je me disais que la nouvelle spiritualité renaissait réellement des cendres de l'Histoire. Le souvenir de la sainteté et de l'éveil avait été accaparé pendant des siècles par les hiérarchies. Dans ma culture, catholiques et orthodoxes avaient continué leur chemin séparés, mais la plupart de leurs guides historiques avaient perdu, dissimulé ou abandonné l'expérience spirituelle essentielle. Certaines architectures religieuses semblaient garder trace de cette expérience par l'action de leurs formes, quand d'autres participaient à son effacement. Finalement, la transmission de récits légendaires et épiques en ce domaine avait éloigné l'être humain quotidien de sa propre possibilité de réalisation intérieure, si bien que les adeptes et les croyants, qui se recueillaient sincèrement devant les peintures et les sculptures des mystiques et des saints, ne pouvaient donner une signification profonde à cet étrange attribut imaginaire fixé derrière les visages : un disque, un anneau, une auréole. Il m'aura fallu contempler les fresques de Zagreb, les images de Bouddha, les icônes de Sarajevo, et les mettre en relation avec mon expérience intérieure guidée par le message du Sage des Andes, pour comprendre intimement que, dans les figurations des saintes, des saints et des éveillés, les auréoles n'ont jamais été de simples cercles symboliques, mais la représentation oubliée de sphères énergétiques, celles que l'on expérimente sur l'humble chemin de la religiosité intérieure et de la conversion *du non-sens de la vie en sens et en plénitude*¹⁰.

Sarajevo, 29 juillet 2016

Marseille, 16 janvier 2020

10 - Le livre in *Le Message de Silo*, chapitre I : La méditation

Mon Dieu c'est plein d'étoiles

Un harmonique du Message de Silo

À Michou et Mélody

Le visage de Dave Bowman vient d'apparaître sur l'écran de télévision, devant le regard éberlué de Betty qui colle son dos contre le mur de sa cuisine. Le dialogue entre le mari décédé et son ex-épouse vivante s'engage, mêlant l'enchantement, l'amour et le mystère du sens de cette situation aberrante. Mais Dave doit déjà repartir :

- *Adieu Betty...*
- *Reste encore...*
- *Je suis déjà ailleurs.*
- *Je ne comprends pas...*
- *Quelque chose doit arriver, et j'ai voulu te dire adieu.*
- *Qu'est-ce qui va arriver?*
- *Quelque chose de merveilleux.*

Je reste aussi estomaqué que Betty. La seule différence est qu'elle s'appelle en réalité Mary Jo Deschanel, elle est une actrice du film sorti en 1984 que je suis en train de regarder¹¹, alors que moi je suis bien là, à Marseille, en 1999, l'année où Heywood Floyd toucha pour la première fois le monolithe du cratère lunaire de Tycho. Betty, elle, vit en 2010 et semble hallucinée devant son poste de télévision encastré dans le meuble ; je suis halluciné devant son poste de télévision, contenu dans le poste de télévision encastré dans le meuble de mon voisin, chez qui je suis venu voir le film pendant son absence. Confusion d'espaces et de temps en cette après-midi nuageuse à la Belle de Mai, je suis collé au mur par une profonde émotion qui m'inspire immédiatement quelques notes et un début de musique.

Arthur Charles Clarke était revenu sur son travail avec Stanley Kubrick, il avait publié une suite de leur *Odyssée de l'espace* pour nous révéler les tenants et les aboutissants de la claqué cinématographique dont on se remettait à peine au bout de seize ans. La scène sur laquelle ils nous avaient laissés sur notre faim était la suivante : Alors qu'il se dirigeait vers le monolithe AMT-2, David Bowman avait disparu en 2001 en transcendant l'espace entre Jupiter et l'infini, laissant comme ultime message envoyé à la Terre : « Mon Dieu, c'est plein d'étoiles ! ». Totalement altéré les jours suivant mon visionnage de 2010, je prenais ma guitare et passai des heures à composer les harmonies d'un morceau dont je savais juste qu'il porterait comme titre les derniers mots prononcés

11 - dialogue entre Betty et Dave Bowman, extrait du film de Peter Hyams 2010 : *l'année du premier contact*

par le cosmonaute de la fiction de Clarke. La musique commencerait par un fracas de guitares saturées et de batterie hard rock qui désarmerait d'entrée l'auditeur, l'embarquant dans un vaisseau dans lequel il n'aurait aucun contrôle ; ce vacarme ouvrirait ensuite sur un son adouci inspiré de celui de Pink Floyd, mêlant des claviers aériens et des chœurs extatiques aux accents du *Great Gig in the Sky*, sur une mélodie harmonieusement construite. Puis on reprendrait les guitares et le gros son jusqu'à s'envoler sereinement dans l'espace infini. J'étais satisfait. La musique me faisait revivre l'émotion de ce *quelque chose de merveilleux* ; il avait fallu que je grave cet écho d'un *quelque chose* qui m'avait transporté ; je traduisais ce rapt en une musique dont le final inciterait l'attention à se concentrer au plus loin, sur la plus ténue des résonances, transformant l'ouïe en un radiotélescope qui sonderait l'immensité silencieuse à la recherche des ultimes harmoniques.

Lorsque je découvrirai le *Message* en 2003, je me dirai que Clarke aura sûrement dû capter, au cours de son existence, une expérience élevée du Dessein de l'Humanité. Il aurait alors trouvé la forme adéquate pour graver en lui ce qui ne peut ni ne doit s'oublier, et ainsi en témoigner en faisant vivre à son personnage l'aspiration inscrite au fond de la conscience depuis le début de son processus : David Bowman n'était plus enchaîné à notre temps et à notre espace ; l'Enfant des Étoiles était sur le point de naître, provoquant, dans la douleur et dans la joie, les contractions d'un monde dont l'étape était arrivée à terme.

*
* *

La nuit d'été étoilée du Parc La Belle Idée se reflète dans le métal lisse de son monolithe, le transformant en une porte d'accès à l'espace sensible. J'y approche mon visage et j'envoie mon regard vers le sommet qui se dissout dans l'espace noir, tandis que les astres scintillent dans la courbure du cylindre. Mon regard est charmé, il se laisse emmener sur cette piste d'envol vers les mondes libres et inconnus. J'inspire un air tiède, apaisant. Là-haut, dans le cœur infini de la voûte céleste, sont gravés les espoirs et les amours de notre humanité depuis l'aube des temps. Son cœur garde aussi les simples demandes d'une vie meilleure, les attentes et les visages aimés, les chants de remerciements aux déesses et aux dieux, pour nous avoir conduit à bon port ; pour avoir ramené vivants nos marins vers leur foyer ; pour avoir senti, au milieu d'épreuves, une protection, une présence, une promesse. Je me sens blotti contre le corps cosmique paré de constellations soyeuses et chaudes, frémissant de mystère et de poésie. Sa peau est un point de contact où la lumière du passé rencontre les aspirations des âmes. Elle les accueille et les fait briller dans le futur, apportant ses conseils, ses sourires et ses caresses de réconfort.

Le Parc n'est pas simplement une beauté de la nature et un sanctuaire de l'Esprit, il est un vaisseau spatial... ou plutôt un accélérateur de particules. Enfin, les deux à la fois : Un vaisseau, et un accélérateur... pourvu que j'y aie déposé, à son entrée, mon quotidien. C'est la condition que pose le portail du Parc : « *laisse ta vie quotidienne au Portail et viens étudier et réfléchir sur les processus d'action dans le monde et sur le travail évolutif de ta vie* ». Je respire profondément dans ce dialogue imaginaire avec mon Parc intérieur... Je regarde la date gravée sur le monolithe étoilé qui indique l'année de son élévation : 2010. Je sens une joie, sans raison apparente, accompagner ces mots du *Chemin*¹² qui me viennent à l'esprit : *N'importe pas que tu es seul, dans ton village, dans ta ville, sur la Terre et dans les mondes infinis. N'importe pas que tu es enchaîné à ce temps et à cet espace.*

*
* *

12 - Silo, *Le Chemin*, in *Le Message*, Éd Références, 2010

L'émotion est à son comble ce 4 juillet 2012 dans l'amphithéâtre du CERN, le Temple mondial des physiciens. L'équipe du LHC vient d'annoncer officiellement qu'elle a identifié, parmi les collisions de milliards de particules lancées à des vitesses vertigineuses dans son tunnel de vingt-sept kilomètres de circonférence, le boson de Higgs, l'élément après lequel la Terre entière courait pour unifier la théorie censée faire tenir debout le monde de l'infiniment petit. Après avoir analysé les millions de milliards d'octets de données des chocs entre les deux faisceaux de protons, qui se croisaient dix mille fois par seconde dans le tunnel, les chercheurs avaient été unanimes : on pouvait refermer ce dossier ouvert en 1964, soit presque cinquante ans jusqu'à ce jour d'effervescence pour la communauté scientifique mondiale. La révolution n'était pas des moindres : grâce à ce boson, la masse des objets devenait une propriété acquise par la matière et non intrinsèque à celle-ci ; une sorte de tissu invisible soutenait tout ce qui existe, le vide sidéral n'était donc plus vide, coup de tonnerre dans le ciel subatomique. Restait à en tirer les conséquences dans l'infiniment grand, et là, tout coïncidait, mais on était habitué – depuis le temps – à ce que les théories du monde des galaxies et celles du monde subatomique se fassent la tête. La cohérence finale de la "théorie du tout" était encore à bâtir. La théorie des cordes avait tenté sa chance, postulant des dimensions d'espace supplémentaires pour que ses calculs soient cohérents. L'image d'un cosmos constitué dans sa plus profonde intimité de cordes vibrantes, tel un orchestre universel, avait de quoi séduire, mais tout restait à l'état de spéculations non observables, et les différentes versions de la théorie avaient rendu le message indéchiffrable, malgré leur unification par les "branes" d'Ed Witten qui donnaient un nouvel élan à ces travaux. Les timides prétentions d'introduire de nouvelles dimensions temporelles s'étaient fait voler la vedette par ces membranes d'univers parallèles, laissant de côté les directions enchanteresses d'un temps multidimensionnel imaginé par les auteurs de science-fiction.

La gravité quantique à boucles avait alors fait son entrée, transformant la scène cosmique en actrice de sa propre pièce, par la postulation de sortes "d'atomes d'espace" théorisés sous forme de triangles capables de modification d'état. L'abstraction était complexe ; la course des physiciens était-elle en train de se diriger vers le point d'arrivée de sagesses millénaires ? Parce que, si les polyèdres réguliers de Platon pour décrire l'harmonie du monde venaient tout de suite à l'esprit, de leur côté, les astrophysiciens n'étaient pas en reste : se saisissant de cette ouverture théorique, certains étaient arrivés à une vision d'un univers quasi brahmanique, dans lequel notre *big bang* ne serait que l'effet-rebond d'un espace encore plus vaste qui se serait cogné contre un mur de constantes-limites, produisant notre célèbre "bang", origine d'un simple redéploiement de l'univers, comme il avait dû en exister tant d'autres depuis un temps infini. Nos quatorze milliards d'années de processus se réduisaient à peau de chagrin, voire à rien du tout si en plus on intégrait l'existence d'une infinité de mondes parallèles quantiques. Dans cette inflation démesurée d'espaces et de temps, Brahma avait-il placé à bord de notre petit univers un nouveau message du Mont Meru ? En attendant, si le "Modèle standard" des physiciens se trouvait maintenant unifié par les équipes du CERN, les énigmes persistantes de la gravitation galactique continuaient d'asticoter les théories spéculatives, qui ne trouvaient finalement pas d'autre argument qu'un certain autoritarisme pour occuper le centre des attentions dans la construction de la "théorie du tout", en ignorant nonchalamment ces faits. Le bug venait de la matière noire et de la vitesse de rotation des galaxies : rien ne marchait dans les calculs pour les étoiles de leur bordure extérieure, qui échappaient mystérieusement aux lois de Kepler. Cette sérieuse faille constatée dès les années 1930 ne pourrait rester encore longtemps ignorée, quitte à envoyer à la poubelle des décennies de travail – ce que tout le monde n'était pas disposé à faire.

En marge de cette bruyante compétition, une révolution silencieuse était en route depuis la même année 1964 où l'on avait commencé la chasse au boson de Higgs. Dans la lignée de John Stewart Bell,

mettant à mal les paradigmes de la physique traditionnelle, on allait démontrer que lorsque deux objets distants se trouvent liés par une expérience, tout se passe comme si l'étendue entre leur localisation disparaissait : le changement d'état d'un objet a une influence instantanée sur l'autre objet. La téléportation quantique était en train de naître, et ainsi en 2017, des physiciens chinois réussiraient à observer ces changements simultanés entre des photons séparés de 1.400 kilomètres. Pour intégrer ces faits surprenants, il faudrait bien en arriver un jour à admettre qu'un signal peut donc se propager dans l'espace à une vitesse plus grande que la vitesse-lumière. Personne ne savait où conduisaient ces ruptures conceptuelles de la matière et de l'espace-temps et, si nombreux étaient ceux qui criaient à l'hérésie – un peu comme Einstein n'avait pu intégrer la révolution quantique contemporaine à son travail – les notions qui avaient jusqu'à présent gouverné notre vision du monde semblaient voler en éclat de manière accélérée dans le regard des scientifiques, comme du reste se déstabilisaient profondément les sociétés, la nature, les peuples et les individus qui avaient peine à déchiffrer le message du moment historique actuel.

*
* *

Pourquoi je fais ce que je fais ? Cette question me travaille depuis des années. Bien sûr j'ai compris pourquoi je faisais ce que je faisais en termes de vie "mécanique", de tendances personnelles, de compulsions et d'habitudes, j'ai fait le tour de ma personnalité et je suis sorti joyeusement de l'impasse de la souffrance. Avec l'acuité, forgée pas à pas, des états intérieurs décrits par Silo¹³, les complications de la vie se sont réduites au simple choix entre deux chemins : parer d'unité et de réconciliation heureuses ou de contradiction fiévreuse mon futur, mon passé, et mes actes. Dans une voie, la souffrance s'éteint et la lumière s'exprime ; dans l'autre, la souffrance se ravive et l'obscurité se fait.

Vers où vais-je ? me fait méditer *Le chemin...* Bien : « Je fais ce que je fais parce que je vais quelque part », pourrais-je me dire, mais ma question n'est pas juste une mécanique intellectuelle, elle n'est pas un "plein" qui crée un "vide" qui, à son tour, cherche à se remplir. Lorsque je me pose la question *pourquoi je fais ce que je fais ?*, je me situe plutôt dans une vision de processus. Face à l'émotion intense que me crée cette question, chercher à y répondre ressemblerait à une manière de l'évacuer. Je m'explique : j'ai appris, en y regardant de plus près, que certaines interrogations n'en sont pas, elles sont plutôt des réponses me signifiant l'état intérieur dans lequel je me trouve. Ainsi en est-il de ces grandes questions sur le sens de la vie dont parle Dario¹⁴, qui ne sont que des traductions de l'état de vitalité diffuse dans lequel rien n'a de sens, ni dans les actes qui s'accumulent, ni dans les quêtes. Pour preuve, dit-il : ces prétendues grandes questions disparaissent une fois que l'on est sorti de l'état diffus, par la voie de la décision de "mourir" à l'ancienne vie menée jusqu'alors. Effectivement, ma question, *Pourquoi je fais ce que je fais ?*, chargée de cette émotion particulière, n'apparaît que lorsque je suis dans certains états – lorsque je médite pour dévier du destin naturel de mon existence par exemple, et sortir de la voie qui enchaîne à l'infini mes tendances et mes frustrations. Hors de cet état, ma question n'apparaît pas, ou alors elle ne porte pas l'affection tant significative pour moi. J'apprenais donc à accueillir ces traductions d'états et à dévoiler leur message caché. Accueillir et accepter... tout un programme lorsqu'il s'agit d'événements capricieux, confus ou dramatiques ; j'allais découvrir que la tâche ne demandait pas moins d'ouverture lorsque ma vie serait envahie par des états merveilleux.

*
* *

13 - *Le livre du Message*, chapitre XIX

14 - Dario Ergas, *Sentido del no-sentido*, non édité en français à ce jour.

Ce 13 novembre 2012, j'ai noté mon rêve : *j'étais dans un paysage arctique, saturé de blanc et de bleu ; un ours blanc rencontrait un autre animal. Puis je me retrouvais à Istanbul, où je prenais un long café avec Eduardo*. Au réveil, une intensité, un silence cristallin ; je connais ce genre de registre, il m'indique que je suis connecté au courant évolutif de ma vie. Est-ce à cause de cela ?... Toujours est-il que, ce 18 juin 2013, après un périple de découverte d'Ankara aux côtés de Peter pour rencontrer les nouveaux amis messagers turcs, je me trouvais en effet à Istanbul avec Eduardo, partageant longuement un dernier *çay*¹⁵ à côté de l'agence Pamukkale, face à la mer de Marmara, à l'abri de la chaleur humide qui depuis l'aube enveloppait l'anciennement nommée *Sublime Porte*. Je lui avais déjà raconté mon rêve que j'avais enregistré comme un "point de départ" de quelque chose, et nous conversions sur la poésie de la vie, sur nos projets et sur les songes. Il était clair que, dans le niveau de sommeil, se révélaient parfois des images et des émotions inspiratrices qui étaient capables de donner une direction aux actes de la veille ordinaire, allant jusqu'à créer des situations intentionnelles dont l'élan embarquait la vie entière dans *la tendance à transformer le monde*¹⁶. Pourquoi donc faisais-je ce que je faisais ? « La conscience doit faire son processus » m'avait commenté un jour mon guide intérieur ; « Voyez-vous, tout est clair pour moi à présent... tout le processus... c'est merveilleux ! », avait témoigné Dave Bowman à Heywood Floyd dans le film *2010*. Au quotidien, ces phrases me servaient de point de repère, elles étaient devenues des aphorismes chargés d'une joie particulière, une joie brillante comme l'acier de l'épée qu'on brandit sous le soleil, en s'apprêtant à trancher la corde qui nous attache à l'obscurité ; une joie innocente comme le sautilllement des enfants arrivant devant le marchand de glaces à la fête foraine. Une joie amoureuse, celle qui remercie l'être aimé pour le ravissement constant et toujours renouvelé. La joie est sans doute un harmonique permanent du futur ; le futur serait-il donc une musique ?... Quelque chose poussait dans la terre de ma conscience, labourée par un Dessein transformateur, évolutif, que je ne comprenais pas, mais qui envahissait mes pensées, mes rêves et mes actes, me faisant prendre des chemins insensés et merveilleux... Ayant terminé notre *çay* – dont je reconnaissais la vertu de m'avoir fait oublier pendant trois semaines mon sacro-saint café – Eduardo m'avait accompagné jusqu'à l'embarcadère, en veillant à ce que tout se passe bien pour moi. Nous nous étions quittés sur un *abrazo* chaleureux ; je regardai s'éloigner mes pensées et le port de Kadiköy depuis le pont du bateau qui agitait, dans le bleu saphir de la mer, son sillage blanc en guise d'au revoir.

*

* *

La musique insiste depuis quelques années dans mon cœur. J'ai créé celle de la *Danza de las esferas*, de Peter et Paula, donnant une large place au minimalisme du piano, et depuis ce temps je garde en tête l'enregistrement d'une œuvre qui devrait comprendre d'autres titres. Quelque chose qui traduirait l'émotion du processus vers le transcendant. Chaque morceau serait une expérience qui toucherait un thème fondamental de l'existence : le soupçon du sens, la recherche du sens, l'amour, la compassion, la finitude... la musique envelopperait chaque thème d'harmonie puis de silence, et ainsi l'auditeur passerait au thème suivant, formant pas à pas un chemin de conscience émue et de dépossession de son âme qui, allégée, se préparerait à entrer dans un autre espace, un autre temps. En ce printemps 2014, je suis donc allé ouvrir mon ordinateur et chercher, dans mon dossier *musique – compositions*, le fichier indexé à la date 27/11/2002 : "Mon Dieu c'est plein d'étoiles". J'écoute au casque le brouhaha de l'overdrive des guitares et des instruments virtuels avec lesquels j'avais tenté de traduire grossièrement mon "quelque chose de merveilleux", quinze ans auparavant. Le monde a bien changé depuis et malgré la tragédie du système inhumain qui couvrait la planète, je ne pouvais nier ce qui habitait quelque part dans mon espace intérieur et qui insistait autant que la musique : quelque chose de joyeux et léger cherchait à advenir.

15 - Le thé turc – prononcez « tchai ».

16 - Voir *Psychologie de l'image* - Silo, *Contributions à la pensée*, p.53-54, Éd. Références 2019

J'épure le morceau, j'enlève tous les instruments et décide de le réécrire uniquement pour piano. Je passe ainsi quelques jours à remettre en forme ma composition en gardant les idées initiales : comment saturer de phrases véloces l'entrée en matière en forme de *big bang*, puis ouvrir sur un univers profond et serein tout en gardant l'instabilité de l'œil qui ne sait vers quelle étoile se fixer, tant le ciel en est rempli – je veux dire : tout en gardant l'instabilité de l'ouïe, qui ne sait vers quelle note se tourner, tant la partition main gauche est remplie de doubles croches. L'univers côté main gauche, l'œil et le cœur côté main droite. Enfin, l'accélération finale reprend le thème d'ouverture et se conclut par un accord plaqué que je laisse résonner longtemps en harmoniques dans un silence cosmique. Je suis satisfait ; cette version correspond mieux à la façon dont je sens les choses à présent. Je réécoute certains passages que j'ai modifiés, et comme d'habitude lors de mes activités de composition, je suis bien incapable de dire où je me trouvais lorsque me sont venues ces harmonies exprimant ce que je veux dire profondément. L'espace-temps musical est un mystère qui intègre le monde des rêves, les lois de la physique et les quêtes spirituelles. Il est le monde du silence des mots ; à son Portail, s'arrêtent les pensées et les interrogations. La musique est un temple qui accueille l'âme distraite comme l'âme intentionnelle, elle les emporte toutes deux et les enseigne, à leur insu, des merveilles que contiennent leurs états intérieurs. Ne nous y trompons pas : la musique est un radiotélescope qui pointe vers la galaxie des émotions pures. Je referme mon ordinateur et sors sur le balcon admirer les étoiles voilées par la nuit de la ville ; il doit être 3 heures du matin.

*
* *

Dans l'obscurité qui s'étend devant mon regard, je distingue un espace courbe. Un scintillement, une étincelle, puis une autre, et encore une qui se rapproche, de même qu'un son aigu, strident, caractéristique du frottement métallique sur des rails ; le métro arrive en me sortant de mes souvenirs et des pensées dans lesquelles je voyage depuis une dizaine de minutes sur le quai de Champs-Élysées-Clémenceau, en cet après midi du 12 mars 2015. Les étoiles et les musiques de mon espace mental s'éclipsent ; mes souvenirs cinématographiques et de mes rêveries scientifiques se taisent. Istanbul retrouve les deux mille sept cent kilomètres qui nous séparent ; mes compagnes et compagnons de route regagnent leur quotidien. Je sens le printemps proche et les germes s'agitent de tous côtés dans le jardin de ma vie. Je pressens une rupture dans le cours normal des choses depuis quelques mois déjà.

J'ai pris place à bord de la rame presque vide et je sors le recueil de propos de Silo, je l'ouvre à la page de son intervention publique de Madrid, le 27 septembre 1981¹⁷. Je parcours les premiers paragraphes et reste électrisé à la lecture du sixième, catapulté par une faille de l'espace-temps dans l'enceinte du Pavillon des sports madrilène, à moins que ce ne soit Silo qui soit maintenant assis à côté de moi, dans le wagon de la ligne 13, prononçant ces mots :

Alors, pourquoi faisons-nous ce que nous faisons ? Je répondrai en quelques mots. Nous le faisons comme un acte moral suprême. Notre morale est fondée sur ce principe : « Traite les autres comme tu veux qu'ils te traitent ».

Collision de mots dans ce tunnel à particules syntaxiques de ma routine quotidienne, je viens de ressentir profondément *pourquoi je fais ce que je fais*. Le choc intérieur ouvre une dimension je ne sais où, entre l'épaisseur des mots imprimés et le papier ? Entre mon cœur et l'écho de ma prononciation intérieure ? Ma conscience sort ses formidables machines à traitement de données pour essayer de

17 - *Silo parle*, pp 65-70, Éd Références 2013

mesurer l'intensité de l'émotion qui s'étend en supernova dans les cellules de mon corps, me laissant figé dans un faisceau d'incompréhensions totales. Chacune d'elles génère un fichier mental qui parcourt les unités d'archivage de ma mémoire à des vitesses fulgurantes, et dont les propriétés de document sont marquées de la mention en rouge clignotant : « hautement significatif ». Les scientifiques, les poètes, les musiciens et les conducteurs de métro seraient unanimes : je pourrais maintenant refermer mon dossier ouvert des années auparavant. La révolution n'est pas des moindres, je me contente de l'accueillir car je ne comprends pas comment fonctionne le *Message*, et encore moins quelle est cette membrane subtile qui a fait point de contact entre la lumière du monde des significations profondes et mes aspirations. J'étais là, en train de papoter avec l'ami Silo qui répondait à ma question entre Madrid et Pernety, dans un espace-temps défiant toute loi du raisonnable, aussi quantique fut-elle. J'avais capté un harmonique de la fréquence du *Message* et je me disais que le champ des bosons de Higgs était peut être soutenu par un autre champ, mais celui-ci appartenait au profond de la conscience humaine. Tout était complètement irrationnel en cet après-midi pré-printanière où déjà éclataient les bourgeons de ma nouvelle vie, ce pourquoi cette irrationalité, au lieu de me déprimer, me procurait une joie doucement euphorique qui me faisait dire que, oui, quelque chose de merveilleux venait d'arriver dans ce tunnel de la RATP.

Le métro venait d'arriver, également, à son terminus. Je sortais tant bien que mal de mon accélérateur mystérieux, de mon grand huit forain souterrain, de mon Parc d'étude et de réflexion ambulant, et je m'avançai dans le jour tombant vers mon domicile avec, au cœur, une aube de merveilles prête à anéantir toute tentative de crépuscule. Je prenais le temps, sur mon chemin bordé de buissons, d'arbres et d'arbustes, d'adresser aux fleurs bourgeonnantes un regard plein d'amour et de remerciement. Je pensai que, pendant que la science étendait ses conquêtes perceptives et conceptuelles, les messagers du Mont Méru venaient de déposer dans mon cœur, par une faille de la théorie du tout en construction, un espoir, une évidence, et un avertissement réconfortant : tout devra changer, car l'Être Humain sait vers où il va. Oui, tout était irrationnel, et cela semblait ravir les déesses et les dieux.

*
* *

Un an et demi d'intense activité s'est passé depuis le choc dans le métro parisien. Avec Peter et un ensemble d'êtres talentueux, nous avons commencé l'enregistrement de la *Danza de las esferas* ; le premier opus des *Nouvelles du monde intérieur* est en cours de réalisation, et *Mon Dieu c'est plein d'étoiles* sera enregistré dans les prochains mois, avec *Tarde en Mendoza* et *Valse de Iquique*. De mes voyages réitérés à Ankara et Istanbul et des rencontres dans les Parcs d'Étude et de Réflexion, sont nées de nouvelles inspirations, guidées par de profondes expériences de réconciliation et de liberté. En cette fin d'année 2016, je suis revenu dans notre Parc, La Belle Idée, pour synthétiser ce bout de processus et fêter le passage à la nouvelle année en compagnie chaleureuse. Les nuits constellées font toujours briller le Monolithe, couvert de givre en cette saison, et ce matin, le froid est sûrement piquant au dehors. Je viens de me réveiller, ce 31 décembre, enveloppé par le rêve troublant que je viens de faire. Je prends mon carnet et je note : *j'étais avec Peter, nous marchions vers un rassemblement à ciel ouvert ; nous parvenions à un guichet où Eduardo échangeait quelques mots avec les arrivants, les sauvant par des abrazos. Nous passions devant lui et, nous éloignant du groupe, nous nous engageons sur un petit chemin ascendant jusqu'à arriver au sommet d'une colline, d'où nous admirions la nuit immense étoilée. Mon regard allait d'une constellation à l'autre, alors qu'apparaissaient chaque fois plus d'étoiles. Puis, en dessous de chacune d'elle, commençait à s'inscrire un nom, puis un autre, dans une multiplication qui finissait par remplir tout l'espace de milliers de données accolées aux astres.*

Je n'avais pas besoin d'en écrire plus : j'avais sous mes yeux ma synthèse, je sentais que cette étape était vraiment terminée. Un épisode de ma vie avait commencé par un rêve se déroulant à Istanbul, il s'achevait maintenant, quatre ans plus tard, par ce rêve de la colline aux mille étoiles. Dans l'intervalle de cette configuration onirique, un *big bang* s'était produit dans un métro, une signification profonde du *Message* m'avait fait déployer une nouvelle étape, intégrant différents moments de ma vie pour les transformer en une même et seule direction. Les conséquences de tout cela continueraient encore quelques temps avant que je ne trouve d'autres inspirations pour donner un nouvel élan à la spirale ascendante de ma vie. À la manière des derniers mots du livre de Clarke, 2001, *l'Odyssée de l'espace*, décrivant l'Enfant des Étoiles, je me disais que *je n'étais pas très sûr de ce que j'allais faire dans ce monde, mais il me viendrait bien une idée...* Ce futur viendrait en son temps, et pour le moment, je sortais de la douche du Centre d'Études et mes pieds étaient bien collés à la terre. Je pouvais donc me contenter de m'habiller chaudement, gagner notre cuisine pour me préparer un bon café, et prendre encore quelques notes avant de retrouver mes amis pour partager, en ce dernier jour de l'année, les merveilles rencontrées sur le chemin de nos vies.

*
* *

12 mai 2017. Isolée dans la cabine insonorisée, son casque bien ajusté, assise à son piano Steinway, Mélody entame les premiers accords véloces de *Mon Dieu c'est plein d'étoiles*, captés par la console de la table de mixage que Bruce pilote avec maestria derrière la vitre qui nous sépare de notre cosmonaute musicienne. Michou, Angèle, Yvette, Robin et moi écoutons cérémonieusement l'enregistrement ; Ingrid, dans sa grande discrétion et son regard enchanteur, prend des photos de l'événement. Dans notre Cap Canaveral musical, nous sommes en train d'envoyer notre ultime fusée vers la galaxie des émotions pures. Sur la console, Bruce contrôle la justesse de la trajectoire des doubles croches. Après une longue phase d'enregistrement, notre pianiste demande une dernière pause. Mélody ne fait que traduire notre besoin commun : nous sommes dans le studio depuis presque six heures, la concentration et la fatigue se lisent sur nos visages et nos postures. Nous gagnons la salle de repos où de confortables sofas sont disposés autour d'une table basse. Nous partageons des silences fébriles et des mots souriants de réassurance et d'encouragement ; nos yeux cernés expriment comme ils le peuvent la gratitude et la tendresse contenues dans nos cœurs. Le thé et le café réchauffe les uns, l'eau fraîche et les fruits décontractent les autres. Dans son attention soigneuse et douce, Michou procure un massage réconfortant à Mélody. Ingrid a perçu également la tension extrême accumulée, elle nous fait prendre la pose pour quelques clichés de notre équipage des étoiles, nous permettant de nous détendre dans une communion joyeuse. Tous les signaux sont à nouveau au vert, Mélody peut regagner son aire de lancement et nous autres nous enfermions dans notre centre de contrôle. Le silence remplit l'espace du studio. J'adresse un dernier clin d'œil à Mélody à travers la vitre, elle me fait signe que Bruce peut commencer le compte à rebours. Le processus est entre de bonnes mains à présent, il est temps pour nous tous de dire adieu aux affaires de ce monde ; nous sommes déjà ailleurs.

Et tandis qu'une pluie fine apaisait les rues grisées autour du studio d'enregistrement de La Garenne-Colombes, tandis que sur le berceau de La Belle Idée se penchait, entre de majestueuses dentelles de nuages, un soleil printanier, le plus brillant des bleus nuit embellissait les berges d'Istanbul. Notre planète poursuivait son fragile travail, fortement agitée par l'approche des temps nouveaux, la Voie Lactée dansait dans une farandole accélérée avec les autres galaxies de notre univers en expansion, et je m'en allais sereinement avec mes compagnes et compagnons retrouver les Déesses et les Dieux aux abords de la constellation du Cygne. Orphée nous attendait sur le rivage de l'océan cosmique. De là, assis sur des sables d'or, de saphirs et d'émeraudes, recueillis

dans la joie de l'éternité, nous pouvions admirer les milliers d'aubes naissantes sur des mondes qui se gorgeaient de vie. Dans cette magnifique immensité silencieuse en mouvement, après un voyage à travers les dimensions insoupçonnées de l'espace et du temps, les harmoniques des premières notes de "Mon Dieu c'est plein d'étoiles" étaient en train d'arriver, complétant la beauté des aurores célestes, pour le plus grand ravissement de notre communauté.

*
* *

Marseille, 28 janvier 2020

REMERCIEMENTS

Les premières lectrices et lecteurs de ces quatre récits : Ariane Weinberger, Michelle Salaméro, Alain Ducq, Dominique Damo, Christophe Couderc, Nelly Flecher, Nathalie Douay, Peter Noordendorp et Ernesto de Casas ont apporté, avec leur précieux soutien, des remarques judicieuses ayant permis la rédaction finale.

Les considérations historiques du premier récit, *Un soupçon du sens*, ont été révisées par l'historien Olivier Delorme, auteur du monumental ouvrage de référence en la matière *La Grèce et les Balkans*. Les paragraphes dédiés à la physique dans *Mon Dieu c'est plein d'étoiles* ont été révisés par Thomas Durt, directeur du Département de mécanique quantique de l'Université de Saint Jérôme à Marseille.

À chacune et chacun, mes profonds remerciements accompagnent l'évocation de leur présence amicale, chaleureuse et inspiratrice.

Notes

Sur l'ensemble des récits

J'ai rédigé ces commentaires au Message de Silo de manière littéraire, cette forme se prêtant mieux pour ma part à la reconstruction du vécu accumulé dans son contexte biographique, dans ses lieux et ses datations, et afin de transmettre ou susciter le mieux possible des registres d'expérience intérieure. On aura aussi noté que différents champs de l'activité humaine sont évoqués à travers ses commentaires : principalement l'histoire, la psychologie, l'art, la religion et la science.

L'intention qui a guidé ce choix est d'illustrer une spiritualité communiquant avec toutes ces dimensions depuis l'expérience intime, prenant à contre-pied les anciennes idées reçues qui feraient de la spiritualité un domaine à part de la vie, ou qui la mettrait dans une opposition ou une dialectique insensées. La vie et l'œuvre de Silo sont, dans ce sens de réconciliation et de collaboration des différentes expressions du développement humain, magistrales.

Si l'on considère ces quatre commentaires comme une unité, on notera que la trajectoire des expériences relatées se produit depuis le corps personnel dans son contexte quotidien, pour terminer dans une communauté humaine réunie dans les étoiles. Les connaisseur-euse-s de l'œuvre de Silo reconnaîtront là une sorte de clin d'œil poétique à la trame qu'il avait pris pour l'édition des trois écrits – *Le regard intérieur, le paysage intérieur et le paysage humain* – regroupés dans le livre *Humaniser la Terre*, dont il parle en ces mots dans la présentation de son livre à Reykjavik, le 13 novembre 1989¹⁸ :

Il s'agit d'un parcours, d'un glissement du point de vue qui, partant du plus intime et du plus personnel, finit sur l'ouverture au monde interpersonnel, social et historique.

Cependant, on pourra aussi voir dans cette forme de rédaction, la simple ligne de l'engagement spirituel, dont les premiers pas de processus consistent en la construction d'un centre de gravité intérieur depuis l'expérience du corps, libérant pas à pas la propre vie de la violence et des contradictions mentales, donnant unité à l'énergie du penser, du sentir et de l'agir dans le monde et en soi-même. Ces premiers pas sont rendus possibles par le réveil du *regard intérieur*, qui produit un changement de perspective global dans la vie, en remplaçant le registre "naturel" qui sépare le corps et le monde – ou *moi* et *les autres* – par une existence où le monde et le propre corps deviennent objets de l'intentionnalité humaine, l'être pouvant alors choisir son projet de transformation libérateur des conditions de douleur et de souffrance en soi et chez les autres, et non rester enfermé dans le "reflet" des circonstances extérieures naturelles et sociales ; dans les conditions résultantes de forces psychiques incontrôlables enracinées dans le passé ; ou encore dans un abandon de sa propre "volonté", remplacée par une soumission malheureuse à des esprits ou à une divinité menaçants. Dans ce chemin de libération, une autre réalité intérieure peut commencer à prendre place en délivrant les signaux de son *message* lumineux.

18 - *Silo parle*, p. 133, Éd. Références 2013

Dans ces commentaires, il est fait référence à de nombreux ouvrages de Silo qui dépassent le cadre du *Message*. On se reportera à la deuxième transmission vidéo qu'il fit depuis le Parc Punta de Vacas en 2008¹⁹, dans laquelle il explique que le *Message* a deux antécédents : *Le regard intérieur*, rédigé en 1969 et publié pour la première fois en 1972, et la harangue de *la guérison de la souffrance*, du 4 mai 1969, tous deux élaborés dans ce même lieu de Punta de Vacas. Silo considère l'ensemble de son œuvre produite par la suite, touchant les domaines psychologique, social, anthropologique et autres, comme des « extensions, des développements et des explications » de ces deux antécédents.

Parmi les autres ouvrages cités, on trouve ceux d'auteurs siloïstes : L'ouvrage collectif coordonné par Luis Ammann : *Autolibération* ; Salvatore Puleda : *Le rapport Tokarev* ; Dario Ergas : *Sentido del no-sentido*.

Dans l'esprit de la libre interprétation, les méditants du *Message* pourraient appliquer à ces commentaires une grille de lecture particulière pour chaque récit, par exemple à travers *les principes d'action valable* ou *les états intérieurs*, évoqués directement ou en filigrane au long des pages. Une autre grille de lecture pourrait être de faire correspondre chaque récit avec la méditation des quatre premiers chapitres du livre du *Message* :

Un soupçon du sens – I. La méditation

La cathédrale sensorielle – II. Disposition pour comprendre

Le cercle et la sphère énergétique – III. Le non-sens

Mon Dieu c'est plein d'étoiles – IV. La dépendance

Chaque photo de couverture illustre l'un des quatre récits. Le titre de ce recueil, "Nouvelles du monde intérieur, II", sous-entend des précédents premiers *commentaires au Message* de la part de l'auteur sous cette appellation. Bien que non titrés en tant que "commentaires" – ce terme étant réservé au langage oral ou écrit – ceux-ci existent en effet, ils se trouvent sous la forme musicale des *News of the inner world*, éditées en 2017 et évoquées dans le présent dernier récit.

Enfin, je dois à certains êtres chers, évoqués pour la plupart au fil de ces pages, d'être en grande partie responsables de la réalisation de cette production. Assurément, nous formons une communauté de cœur et d'expérience spéciale. Merci infiniment à vous, Alice Mele, François Dauplay, Stefania Travagin, Matilde Mirabella, Samira Puska, Danja Mijanovic, Michelle Salaméro, Mélody Debono, Jean-Marc Barra, Paula Percivalle, Mehdi Dadgar et Peter Deno.

19 - <https://www.youtube.com/watch?v=Cn3Pt7jMpfA> – vidéo sous-titrée

Notes complémentaires pour chaque récit

1. Un soupçon du sens

- L'absence de notes en bas de pages pour ce texte a été choisie pour ne pas interrompre le registre esthétique de la lecture par des renvois explicatifs.
- Les phrases en italiques indiquent des citations de passages du *livre du Message de Silo*. Dans l'ordre de succession : chapitre II – Disposition pour comprendre ; chapitre I – La méditation ; chapitre III : Le non-sens ; chapitre XIII : Les Principes (phrases adaptées à la première personne) ; chapitre IV – La dépendance ; chapitre V – Soupçon du sens.
- Pour la prononciation du serbe :
 - le jardin botanique *Jevremovac* – "le jardin de Jevrem" – dites « Yè-vrè-mo-vats »
 - *Dalmatinska Ulica* – la "Rue de Dalmatie" – dites « Ou-li-tsa »
 - L'avenue *Nemanjina*, dites « Nè-mane-yi-na »
 - *Knesa Miloša*, dites « Knè-ssa Mi-lo-cha »

2. La cathédrale sensorielle

- Pour étudier les profondes transformations qui déstabilisent l'Occident entre les XIV^{ème} et XVI^{ème} siècles, on pourra consulter les ouvrages suivants :
 - Alexandre KOYRÉ, *Du monde clos à l'univers infini*, Éd. Gallimard 1973.
 - Vitório MAGALHÃES GODINHO, *Les découvertes*, Éd. Autrement 1990.
- Concernant plus précisément les expéditions vers le Cap Bojador, on consultera :
 - Michel VERGÉ-FRANCHESCHI, *Henri le Navigateur et les grandes découvertes du Portugal*, Éd. du Félin 2016
 - Raymond MAUNY, *Les navigations médiévales sur les côtes sahariennes antérieures à la découverte portugaise (1434)*, Éd. Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisboa 1960.
- Il est opportun de rappeler, contrairement à une idée encore assez répandue concernant le Moyen Âge et le passage de la Renaissance, que le débat qui agita ces époques fut celui du géocentrisme, non celui de la Terre plate ou ronde. La forme sphérique de la Terre, connue depuis l'antiquité, se retrouve au V^{ème} siècle chez Saint Augustin (*La Cité de Dieu*, livre XVI) ; au VI^{ème} siècle chez Boèce (*Consolation de la philosophie*, Livre II) ; au VIII^{ème} siècle

chez Bède le Vénérable ; au X^{ème} siècle chez Gerbert d'Aurillac, et elle est enseignée dans les universités du XIII^{ème} siècle. Au XVII^{ème} siècle, les recherches de Newton et Huygens ne concernent que la précision de la mesure de la forme sphéroïde et de l'aplatissement des pôles, en tenant compte de sa rotation, avec toutes les contraintes méthodologiques et mathématiques de l'époque.

La légende de la Terre plate au Moyen Âge provient du XIX^{ème} siècle, moment de lutte des libéraux pour discréditer la doctrine de l'Église afin de faire triompher les thèses de Darwin publiées en 1859. Un des éléments de cette entreprise fut le roman de Washington Irving – *Une histoire et les voyages de Christophe Colomb*, 1828 – qui propagea la fabulation par le récit d'un débat où Christophe Colomb aurait réfuté un à un les arguments des docteurs de l'École de Salamanque lui soutenant que la Terre était plate. Or ce débat n'eût jamais lieu ; alors qu'Irving affirmait avoir consulté les archives de cette École pour fonder ce passage de son roman, cela s'avéra totalement faux. Avec les progrès de la diffusion médiatique du XIX^{ème} siècle et la popularisation de thèses très marginales du Haut Moyen Âge, telles que celle de Constantin d'Antioche au V^{ème} siècle – réfutée à Byzance dès le IX^{ème} siècle et inconnue en Occident catholique – prêchant pour une Terre plate, le Moyen Âge vit son image d'époque obscurantiste scellée dans nos mémoires, pour la plus grande satisfaction des défenseurs des nouvelles thèses intéressées.

L'École française d'Histoire, sous l'impulsion de Lucien Febvre, Marc Bloch puis Fernand Braudel, permettra de redécouvrir le Moyen Âge dans ses mentalités, sa créativité et ses tentatives de progrès social, sortant l'historiographie de la *déformation de l'histoire médiate et immédiate*, et entamant une réflexion sur la configuration de la temporalité dans l'histoire et chez l'historien même, lorsqu'il est à sa tâche de *construire* l'histoire²⁰.

Ainsi, dans l'horizon mental des marins portugais du XV^{ème} siècle, se trouvaient plutôt la peur des monstres marins qui peuplaient le monde encore inconnu et celle de l'enfer, non l'effroi d'arriver au bout d'une Terre plate.

- En ce qui concerne le développement des activités nourries par l'œuvre de Silo à travers les organismes du *Mouvement Humaniste*, le *Message*, et l'École, on consultera les productions et les archives des différents Parcs d'Étude et de Réflexion à travers le monde.
- Dans la phrase de la page 12 : "Nous autres, sortes de disciples mystiques d'Hypathie, d'Hadewijch, de Giordano Bruno ou de Galilée des temps post-modernes...", on évoque Hypathie d'Alexandrie (IV^{ème} - V^{ème} siècles), femme génie qui tombera sous la violence religieuse pour sa science et son éthique, et Hadewijch d'Anvers, figure de la nouvelle spiritualité flamande du XIII^{ème} siècle. À propos de celle-ci, on consultera la magnifique monographie de Claudia Salé, *La mystique féminine dans la région Rhéno-flamande (XII^{ème} et XIII^{ème} siècle)*²¹.

20 - On consultera à ce propos l'œuvre contemporaine de Jacques Le Goff ou Georges Duby, et, concernant la philosophie de l'histoire, l'œuvre de José Ortega y Gasset et les *discussions historiologiques* de Silo.

La déformation de l'histoire médiate et La déformation de l'histoire immédiate, sont des chapitres des *discussions historiologiques* de *Contribution à la pensée*, Silo, 1990 ; pour l'édition française : Éd. Références 2019

21 - Document à télécharger à l'adresse <https://www.parclabelleidee.fr/monographies.php>

3. Le cercle et la sphère énergétique

- Concernant l'origine des auréoles, les références consultées pour la rédaction du récit montrent toutes une explication symbolique ou même physiologique, de perceptions propres au regard extérieur, nullement celle basée sur un phénomène énergétique se manifestant depuis la croissance de l'unité intérieure selon mon expérience, et tel que le suggère Silo dans le chapitre *Contrôle de la Force*. Pour exemple de ce regard extérieur, un physiologiste avance récemment que, sous les hautes émotions propres à la dévotion, la dilatation pupillaire des yeux de l'admirateur provoquerait une perception altérée de halo lumineux, le contour de l'objet observé devenant flou.
- On notera également que le déclin de la représentation des auréoles dans la peinture occidentale est contemporain de l'apparition de la perspective. Les cercles, devenant alors des ellipses déformées ou aplaties, ne remplissaient plus leur fonction de figure symbolique dans les tableaux et les fresques. On pourra observer par exemple la *Madonna* de Domenico Ghirlandaio, vers 1473 ; la *Madonna benois*, de 1478, attribuée à Léonard de Vinci, ou encore *L'annonciation du Cestello*, de Boticelli en 1490. La différence d'action de forme est également manifeste dans les tableaux de Carlo Crivello, qui introduit progressivement la perspective dans son travail. On observera à cette effet la série de ses *Madonna col bambino* peintes entre 1470 et 1490.
- Dans tous les cas, il semble que le lien de cette représentation d'auréoles avec l'expérience spirituelle se soit perdu depuis longtemps. Une investigation plus poussée de cette perte permettrait sûrement la mise à jour d'éléments encore inconnus à cette heure.

4. Mon Dieu c'est plein d'étoiles

- Lors de l'écriture de la fin du récit, l'image de la constellation du Cygne s'est imposée à moi sans raison apparente, peut-être pour la beauté de sa sonorité. Après recherche, j'ai découvert deux choses :
 - Le cygne est un symbole de lumière. Dans le chamanisme, il est associé à l'inspiration, à l'intuition, la grâce et la beauté, aux émotions et à la spiritualité.
 - Cette constellation est également appelée "Croix du Nord". Elle est analogue à la "Croix du Sud" de l'hémisphère sud, citée par Salvatore Puledda dans *le Rapport Tokarev*. Il se trouve que la Croix du Sud reçoit également le nom de "boîte à bijoux", si bien que j'ai considéré que les "sables d'or, de saphirs et d'émeraudes" formaient une correspondance inattendue et bienvenue pour l'occasion.
- Enfin, une autre coïncidence littéraire plaisante veut que l'enregistrement de "Mon Dieu c'est plein d'étoiles" se soit "réellement" déroulé le 12 mai 2017 au Studio Audiolane de La Garenne-Colombes, soit 38 ans jour pour jour après le réveil du professeur Tokarev, révélant une autre expérience de communication d'espaces à la fin du roman de S. Puledda.

